

Prier 15 jours avec

PIERRE FOURIER

*fondateur de la Congrégation
Notre-Dame*

COLLECTION PRIER 15 JOURS

- Des livres sources
 - pour passer quinze jours en compagnie d'un maître spirituel à la manière de ces temps de retraite qui ouvrent une brèche dans notre univers quotidien.
- Des livres pratiques
 - un rappel biographique en début de volume
 - un itinéraire balisé en introduction
 - une entrée dans la prière répartie sur les quinze chapitres de l'ouvrage
 - pour aller plus loin, une bibliographie expliquée.
- Des livres accessibles
 - un ressourcement qui va à l'essentiel pour des chrétiens actifs
 - une information donnée de l'intérieur pour un public plus large.

Prier 15 jours avec

PIERRE
FOURIER

*fondateur de la Congrégation
Notre-Dame*

par sœur Marie-Alexia NGUYEN

nouvelle cité

Composition : Pauline Wallet
Couverture : Florence Vandermarlière

Illustrations de couverture :
p. 1, portrait de Pierre Fourier
Bureau du P. Fourier, Mattaincourt
© photo Patrick Chassart
p. 4, photo de l'auteur, D.R.

© Nouvelle Cité 2021
Domaine d'Arny
91680 Bruyères-le-Châtel
www.nouvellecite.fr

ISBN 9782375822227
ISSN 1150-3521

INTRODUCTION

Le concile de Trente venait de s'achever à la naissance de Pierre Fourier. Un concile qui avait eu de la peine à débiter et qui ne fut sans doute pas le modèle du fonctionnement conciliaire, puisqu'il n'était composé au départ que de 3 légats, 4 archevêques, 20 évêques, le procureur de l'archevêque de Mayence et 5 généraux d'ordres; la France n'y envoie que 3 évêques! Une part des évêques conteste aussi la force du pouvoir impérial sur cette assemblée. Lors de la septième session, en mars 1547, seuls 68 membres sont présents. Cela montre bien la faiblesse de l'Église d'alors. Pourtant, ce Concile avait pour but de refaire l'unité de l'Église après les ruptures de Luther, Calvin et Zwingli. Ce but ne sera malheureusement pas atteint, peut-être parce que ce Concile a trop fonctionné par condamnations, sans doute par peur tout à fait louable de dénaturer le mystère du Christ et de l'Église. De même, il avait comme visée de raviver la foi et la

religion catholique, et de venir à bout des hérésies, de réformer le clergé et d'anéantir les ennemis de l'Église et du christianisme. Il voulait aussi redonner un élan théologique et spirituel dans une période où l'Église était affaiblie à l'intérieur. Il en sortira de beaux textes qui marquent une étape dans la théologie et la vie pastorale de l'Église, ainsi qu'une prise de conscience de la nécessité d'une formation approfondie pour le clergé. Pour cela, le Concile s'attaque à la question de la Révélation en promouvant la traduction de la Bible de saint Jérôme, ainsi qu'à la question du salut et des sacrements. La formation et la vie spirituelle du clergé laissaient à désirer, chaque futur prêtre étant essentiellement formé auprès d'un futur confrère. Pour faire face à ce défi, le Concile avait souhaité la mise en place de séminaires pour la formation des prêtres. En France, nous devons le premier séminaire au cardinal de Lorraine qui avait fondé l'université de Reims et qui prit une part active au décret conciliaire *Cum adolescentium aetas* (*Avec l'âge de l'adolescence*), lançant ainsi les premiers séminaires, qui n'existaient pas jusqu'alors, ce qui explique l'inculture du clergé, la pauvreté catéchétique et liturgique. Ainsi, sur l'initiative du cardinal de Lorraine, le premier séminaire verra le jour en France en 1567 (voir le très bon article d'Antoine Degert, « Les premiers séminaires français », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 7, 1911, p. 24-38).

Dans ce contexte, la figure de Pierre Fourier, belle mais malheureusement largement méconnue,

va permettre un réveil de l'Église en France. Sans se tromper, il est possible de mettre en parallèle la figure de Pierre Fourier avec celle qui le suivra plus tard du curé d'Ars. Il y a dans les deux cas les mêmes intonations de la vie sacerdotale, la prière, la catéchèse, les sacrements, notamment l'Eucharistie et le pardon. Il faut donc savoir gré à sœur Marie Alexia Nguyen Thi Hong Quy, de la Congrégation des sœurs de Notre-Dame, de nous proposer un chemin spirituel avec le fondateur de sa congrégation. En suivant son chemin, nous entrerons toujours plus avant dans la vie spirituelle et dans le service de nos frères. Je voudrais me permettre de souligner quelques accents de la vie et de l'œuvre de saint Pierre Fourier.

L'enfance de Pierre Fourier nous montre, si cela était encore utile, l'importance de la famille dans l'éducation à la vie humaine et spirituelle, dans l'éducation à l'amour, dans une éducation humaine et spirituelle structurante. En ce domaine, la famille joue un rôle essentiel pour Pierre, comme pour tout enfant. Notamment, la relation à son père fut pour le jeune Pierre particulièrement précieuse, car il l'aidait à vaincre ses tendances pour s'orienter vers le bien. Dans notre monde actuel, il est bon de nous rappeler le rôle indépassable de la famille. Cela donnera à Pierre Fourier un amour du Christ, un sens profond de la prière et des sacrements, ainsi qu'une grande attention aux pauvres. La prière était pour lui un lieu de discernement, le temps dans le

silence sous le regard de Dieu pour se former un jugement.

Le jeune Pierre Fourier prenait soin d'être un exemple pour ses camarades; il avait été formé ainsi dans sa famille qui avait aussi le souci de choisir de bons camarades pour ses enfants. C'est alors que l'on découvre la force du témoignage, de l'exemplarité entre jeunes, que Pierre Fourier mettra en avant dans toute éducation.

Pierre Fourier savait aussi qu'une vie chrétienne réussie est une vie dans laquelle la prière a une place importante. Mais le premier grand secret, c'est l'organisation et la gestion du temps. En effet, avoir des horaires pour structurer sa vie permet de ne pas se laisser aller à la paresse, ni à l'indolence, mais d'avoir la force de remplir son devoir d'état et sa mission, en définitive d'avoir une vie riche et féconde. L'attention de Pierre Fourier se portera sur la formation de sa vie spirituelle, comme de celle des gens qu'il rencontrera. Dans sa propre formation, avide de lectures, il puisera l'éducation de sa vie humaine et spirituelle dans l'Écriture et dans les Pères de l'Église, anticipant et préfigurant en cela ce que promouvra le concile Vatican II – qu'il suffise de se rappeler, pour l'attention à l'Écriture et aux Pères de l'Église, la constitution dogmatique *Dei Verbum* sur la parole de Dieu, le décret *Presbyterorum ordinis* sur le ministère et la vie des prêtres, le décret *Ad gentes* sur l'activité missionnaire de l'Église, ou enfin le décret *Unitatis*

redintegratio sur l'œcuménisme. D'autre part, ce prêtre ne choisira pas les lieux d'apparat, mais une humble paroisse car dans son monastère il avait déjà montré sa grande humilité en tant que novice chez les Chanoines réguliers, manifestant ainsi son désir d'être un modèle et de servir les hommes pour qu'ils retrouvent le chemin du Seigneur, à une période de grande faiblesse spirituelle et liturgique, sans se préoccuper de sa promotion personnelle. Il prendra soin aussi de faire de sa paroisse un lieu où se réalise un programme social de partage solidaire entre riches et pauvres, comme le fera quelques années après saint Jean-François Régis en Vivarais. Autant d'accents pastoraux et sociaux qui sont encore très modernes!

Avec les trois derniers papes, saint Jean-Paul II et son « N'ayez pas peur », Benoît XVI et son « N'ayez pas peur du Christ! Il n'enlève rien et il donne tout », et enfin le pape François et son « N'ayez pas peur d'être des saints », nous avons un déploiement de l'appel à la sainteté que Pierre Fourier avait déjà lancé en son temps et à sa manière, tant dans le premier monastère où il vécut que dans sa paroisse et auprès des religieuses.

Pierre Fourier fait aussi partie de la longue lignée des grands éducateurs que la France a donnés à l'Église et que l'Église en France a donnés à la société; qu'il suffise de citer, à la même période, la bienheureuse Alix Le Clerc et le jésuite saint Jean-François Régis et, au XIX^e siècle, le père Jean Colin,

fondateur des Pères maristes, saint Marcellin Champagnat, fondateur des Frères maristes, et d'autres encore. Le souci de Pierre Fourier, avec Alix Le Clerc, fut d'ouvrir l'éducation et la formation aux filles, qui jusqu'alors restaient à l'écart et cantonnées aux tâches ménagères. Il est intéressant de noter qu'il revient à l'Église, et non à la République, de s'être la première souciée de leur éducation, et donc d'être en quelque sorte à l'origine de l'égalité garçons-filles, hommes-femmes. De même, Pierre Fourier était attentif à ce que les enfants puissent avoir une bonne formation catéchétique et une vie spirituelle qui ne soit pas mécanique, car pour lui, la prière devait être le lieu de la rencontre intime et amoureuse avec Dieu.

Enfin, Pierre Fourier était un homme à la personnalité souple, évitant toute rigidité intérieure. Il cherchait sans cesse à inventer, tant dans la vie paroissiale que dans l'éducation. Il avait aussi une certaine liberté d'esprit. Au moment où le concile de Trente venait de condamner fermement les thèses de Luther et le protestantisme, qui avaient déchiré la tunique unie de l'Église, il osait dire aux religieuses qui accueillaient des enfants protestants dans les écoles de les traiter avec douceur et charité. Il leur conseillait même de respecter leur religion.

Le parcours spirituel qui nous est proposé par ce grand saint, particulièrement méconnu, nous permettra donc de nous poser quelques questions : quelle est la place de l'Écriture sainte dans ma vie spirituelle ? Ai-je l'occasion de lire des livres des

Pères de l'Église, ces géants de la foi des premiers siècles? Quels moyens est-ce que je prends pour le développement de ma vie humaine et spirituelle, notamment par la gestion de mon temps, par la place donnée à la prière? Dans les lieux où je demeure, ai-je le souci du témoignage de foi et de l'exemplarité de ma vie? En suivant saint Pierre Fourier que sœur Marie Alexia a fait revivre pour nous, que chacun lui demande de l'assister dans sa marche dans la voie de la sainteté!

Mgr François Duthel

BIOGRAPHIE

Pierre Fourier, un homme pour les autres

Le 30 novembre 1565 naît Pierre Fourier à Mirecourt, ville établie sur les rives du Madon, qui s'est développée grâce à une population active et diverse, estimée à 2 000 habitants. Sa famille appartient à la bourgeoisie commerçante et cultivée.

Le contexte est marqué par :

– le concile de Trente qui s'est clôturé deux ans auparavant et qui réaffirme la foi de l'Église, foi qui s'exprime avec vitalité et optimisme dans l'art baroque;

– la découverte de terres lointaines, depuis un bon demi-siècle, qui élargit considérablement les horizons;

– la découverte de l'imprimerie depuis un siècle, qui permettra la diffusion des idées de l'Antiquité.

Le jeune Pierre Fourier sera imprégné de tout cela : optimisme chrétien, ouverture, sens de l'humain.

Pierre est le premier fils de Demenge et Anne qui l'offrent à Dieu en prémices, souhaitant qu'il soit

prêtre. Le petit Poirson (forme lorraine du prénom Pierre) est bien doué, de robuste santé et d'intelligence vive. Il aime prier spécialement à l'église. Il manifeste au jeu la même ardeur qu'à la prière.

En 1578, Pierre entre au collège tenu par les jésuites, attendant à l'université de Pont-à-Mousson qui vient juste d'ouvrir ses portes. Ce prestigieux établissement d'enseignement, fondé en 1572 par le duc Charles III, répond aux vœux du concile de Trente. Pierre y acquiert les qualités qui feront de lui un grand écrivain. Doué d'un esprit solide et fin, il réussit rapidement à lire et à écrire la langue latine avec aisance; la langue grecque lui était si familière que, dans les classes plus élevées, il lisait les auteurs dans cette langue sans aucune traduction. De là sa familiarité avec les textes de l'Antiquité qu'il cite de mémoire au fil de la plume. De là son amour pour les Pères de l'Église qu'il savourera toujours et citera abondamment dans ses lettres. Ses maîtres remarquent sa piété qui est encore plus profonde que son intelligence. Il s'engage dans la Congrégation de la Sainte-Vierge qui regroupe les étudiants les plus pieux et les plus dévoués à visiter les pauvres et à enseigner le catéchisme aux enfants.

Vers la fin de sa première année de philosophie, Pierre accepte de s'occuper d'une dizaine de garçons inscrits au collège de l'université et se montre bon éducateur.

En 1585, à 20 ans il entre au noviciat de l'abbaye de Chaumousey, séduit par la forme

de vie religieuse instituée par saint Augustin. La célébration de l'office divin réunit les religieux pour prier. Leur Règle a l'Amour pour fondement. Or, quand Pierre Fourier s'y présente, l'abbaye manifeste comme beaucoup d'autres des signes de déclin. Il est de tradition que les anciens se fassent servir par les novices et Pierre connaîtra les humiliations pendant son noviciat. En 1587, Pierre s'engage définitivement dans l'ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin par les vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. L'abbé veille à ce que Pierre suive sa vocation première en accédant à la prêtrise, qu'il recevra le 25 février 1589. Reconnu comme un sujet d'élite, il est envoyé à l'université de Pont-à-Mousson pour y étudier la théologie et le droit.

Étudiant à l'université de Pont-à-Mousson (1589-1595), il en sortira docteur en théologie et docteur en droit civil et canonique. Plus tard, lorsqu'il sera appelé à conseiller les princes lorrains, il se rappellera l'art de régir un royaume que son maître Grégoire enseignait aux souverains : fonder leur gouvernement sur la morale et sur la religion et travailler à assurer le bonheur de leurs sujets, en même temps que leur destinée éternelle.

À 32 ans, lui sont proposées trois cures ; il choisit celle de Mattaincourt. C'est un gros bourg de marchands aisés, producteurs de draps, à côté desquels existe une série de petits artisans et cultivateurs – à la limite de la mendicité dès qu'il y a

une mauvaise récolte. La pratique religieuse y est à peu près inexistante.

Le dimanche 1^{er} juin 1597, dimanche de la Sainte-Trinité, l'église de Mattaincourt s'emplit de curieux, avides de voir à quoi ressemble le jeune religieux nommé à la cure. Les habitants de Mattaincourt pourront bientôt apprécier les qualités de leur nouveau curé qui remplit avec dévouement et compétence les charges religieuses et profanes que comprend son ministère.

Pierre Fourier prêche par l'exemple plus que par les discours. Il se met au service de ses paroissiens, il va les visiter pour se rendre compte de la situation : les uns sont riches, les autres dans la misère et il n'y a pas d'entraide. Souvent il sert lui-même les repas aux malades, remarquant ce qui leur manque. Il constitue un fonds commun « la Bourse de saint Epvre », une sorte d'assurance mutuelle contre les risques et les malchances du commerce. Il jette les bases d'une première « justice de paix » afin de régler rapidement les disputes entre les habitants.

En 1595, à cause de la maladie de M. Le Clerc, la famille d'Alix quitte Remiremont pour s'installer à Hymont, à un kilomètre de Mattaincourt. Alix a 19 ans; aussitôt arrivée à Hymont, la jeune fille est fêtée comme une reine et « les compagnes l'entourent aussi bien là qu'ailleurs » (*Relation*, 6).

Deux ans se passent ainsi, durant lesquels Alix, « éprise de vanités », n'en recueille que mal à l'âme et tristesse.

Au cours de l'été 1597, ayant entendu parler du nouveau curé, Alix va rencontrer Pierre Fourier. Encouragée par son accueil, elle entame le récit de ses desseins et lui déclare qu'elle est prête à faire tout ce qu'il lui dira pour « être agréable à Dieu ». Il lui répond en lui conseillant de faire une confession générale. Puis elle lui confie son désir de « faire une maison nouvelle », d'inventer une nouvelle forme de vie religieuse « pour y faire tout le bien possible ». Pierre Fourier est perplexe devant le projet d'Alix, il lui montre la « difficulté de trouver des filles qui eussent ce qu'il faudrait pour prendre cette nouvelle vocation, et beaucoup d'autres raisons là-dessus » (*Relation*, 15). Il la congédie en lui disant : « Trouvez des compagnes, et alors on verra. » Alix raconte dans sa *Relation* : « Six semaines ou deux mois plus tard, trois filles l'une après l'autre me vinrent trouver me découvrant le désir qu'elles avaient conçu promptement d'être religieuses et de venir avec moi » (*Relation*, 15).

La nuit de Noël 1597, Pierre Fourier présente à ses paroissiens cinq jeunes filles qui vont donner naissance à la Congrégation Notre-Dame, dont il sera le fondateur avec Alix Le Clerc. Cette Congrégation assure l'éducation gratuite des filles. En souvenir de l'appellation qu'Augustin donnait aux vierges vivant en son diocèse, Alix et ses compagnes prendront le titre de « Filles de la bienheureuse Vierge Marie ».

Pierre Fourier a rédigé une large correspondance qui compte près de 1 500 lettres dont la plupart sont adressées aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame et à beaucoup d'autres importantes personnalités : *Je veille toute cette nuitée à écrire tant de lettres sans sentir aucun mal*, écrit-il.

Fourier, a-t-on dit, aurait eu l'étoffe d'un chef d'État et aurait pu tenir un rôle important dans le gouvernement de son pays. Devenu conseiller de la cour ducale, il est mal vu par Richelieu, ce qui l'oblige à s'exiler.

Le 12 avril 1636, Pierre Fourier et quatorze religieuses de Mirecourt arrivent à Gray en Franche-Comté où le roi d'Espagne exerce sa souveraineté. Il travaille aux constitutions de la Congrégation des sœurs de Notre-Dame.

Le 12 octobre 1640, un accès de fièvre le saisit.

Le matin du 9 décembre, il remet au père Georges le manuscrit des *Constitutions* avec mission de le transmettre aux sœurs de Notre-Dame. Vers 10 heures, il reçoit les derniers sacrements. Il meurt dans la nuit du **9 décembre 1640**.

En 1731, Pierre Fourier est béatifié.

En 1897, il est canonisé par le pape Léon XIII.

L'ENFANCE DE PIERRE FOURIER

Nous avons cela de nature, et comme héréditaire entre nous tous, de nous aimer très parfaitement les uns les autres, à l'exemple de nos pieux ancêtres... C'est notre devoir de conformer en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, qui ne fait et ne permet qu'aucune affliction ni autre chose quelconque nous arrive que ce ne soit pour notre plus grand bien (lettre à Anne Martin, veuve de son frère Jacques, 31 août 1640).

Au xvi^e siècle, un grand événement, le concile de Trente, en Italie, venait de se dérouler en trois sessions dont la dernière eut lieu en 1562-1563. Les évêques s'étaient rassemblés autour du pape pour voir comment sauver l'Église, car elle était en grand péril : les prêtres ne savaient plus célébrer la messe, ni confesser, ni enseigner la religion, l'ignorance

religieuse était grande parmi le peuple comme parmi les pasteurs.

En ce temps-là, la Lorraine était une province indépendante, gouvernée par des ducs que le peuple aimait beaucoup parce qu'ils étaient simples et bons. Sa capitale était Nancy. La ville de Mirecourt, sur les rives du Madon, rivalisait de prestige avec Nancy : elle avait une population dense et active, elle était riche de son commerce de draps et de dentelles, de ses célèbres ateliers de lutherie. Dans cette ville, à mi-hauteur d'une petite rue étroite, se trouvait la maison de modeste apparence de M. Demenge Fourier et de Mme Anne Nacquart, son épouse.

Le 30 novembre 1565, en la fête de saint André, cette famille de riches marchands accueillait avec joie la naissance de son fils premier-né qui reçut au baptême le prénom de Poirson (forme lorraine du prénom Pierre). Deux autres garçons, Jean et Jacques, et une fille, Marie, viendront ensuite compléter la fratrie de Pierre.

Pierre est de robuste santé, d'intelligence ouverte et d'un tempérament solide, nullement fermé mais tout entier tourné vers la présence de Dieu. Le visage affable, les yeux bruns et profonds, il aurait pu avoir une belle carrière. Aussi aime-t-il à prier, spécialement à l'église où les lumières, les chants, les invocations et le prône font grande impression sur lui. Mirecourt était une ville assez importante et possédait une excellente école tenue par des prêtres originaires du lieu, qui se chargent « d'instruire les

enfants aux bonnes lettres ». Pierre alla en classe de 8 à 14 ans avant de partir continuer ses études à Pont-à-Mousson. Avec avidité, il s'entourait de livres, écoutait attentivement le maître et s'intéressait à tout.

L'influence de son père fut certainement très marquante. Chaque soir, il lui faisait rendre compte de ses *petits déportements*, de quoi Pierre s'acquittait avec une parfaite *naïveté* (sincérité), témoignant de son grand désir d'être repris et d'apprendre toujours de nouveau. Pierre gardait ses recommandations qu'il recevait dans son enfance, dont une en particulier : *Ne jamais se moquer quoiqu'en riant d'un bourgeois de la ville en la présence d'un étranger, ni d'un domestique en compagnie d'un externe.*

Petit garçon, il aimait reproduire à la maison ce qu'il avait vu faire à l'église. Il s'était fabriqué ce qu'il appelait *ses ornements* tels qu'il les voyait sur le prêtre à l'autel ; il invitait les gens à venir assister à *sa messe*. Les voisins venaient le voir, intéressés par ce garçon qui n'avait pas encore 10 ans, en l'entendant répéter le sermon de M. le Curé : « *Regardez les oiseaux du ciel, ils ne font ni semailles, ni moisson, ils n'amassent pas dans des greniers et le Père céleste les nourrit.* » *Si Jésus était en Lorraine, il aurait dit : « Regardez les alouettes qui viennent se nourrir sur nos sillons »...*

Après avoir assisté à la messe de Pierre, les voisins disaient à M. Fourier : « Ton fils sera curé. » Animé

par une foi profonde, le père pria pour que cela devienne une réalité.

La population de Mirecourt restait fermement attachée à l'Église romaine et se défendait de l'infiltration protestante. Les Fourier étaient des gens qui préféraient voir leurs enfants *raides morts sur le carreau* plutôt que de savoir en leur cœur un seul péché mortel.

Entre Pierre et son frère Jacques existait une grande affection, comme témoigne cette lettre que Pierre écrit à Anne Martin, veuve de Jacques Fourier, le 31 août 1640 :

Vous savez le marché que je fis avec feu mon bon frère, votre très aimable et pieux mari, lorsqu'inspiré de Dieu, il me conseilla, ou, pour mieux dire, me poussa et me pressa doucement, et en frère, et en vrai frère, de me réduire [de demeurer] tout à fait, et pour toute ma vie avec les Pères de la Congrégation de Notre-Sauveur, par un désir tout pur et tout saint qu'il avait que je vécusse en bon religieux... J'ai million de fois admiré et admire encore [...] son bon conseil, ses exhortations, ses saints désirs, et sa constance à mortifier ainsi, pour l'amour de Dieu et de mon salut, l'ardente affection de frère qu'il m'avait portée et me portait encore.

L'éducation reçue de son père était virile! Pierre était-il batailleur? Comme tous les garçons, bien sûr, mais son père lui apprit de bonne heure à se

vaincre lui-même. Dans cette ambiance forte, Pierre pouvait acquérir la conviction profonde que toute bonne réforme doit commencer par soi-même.

Excusons, pardonnons, oublions, interprétons toutes choses en bon sens, vivons en paix et bonne intelligence et Dieu nous aidera.

Un jour, en jouant avec des camarades, Pierre reçut à la place d'un autre une gifle magistrale, envoyée par l'un d'entre eux. Prompt comme l'éclair, il leva le bras, ses yeux étincelèrent... Une seconde son bras resta en l'air... avant de s'abaisser sans frapper personne. Avec une incroyable maîtrise, il passa sa main sur sa joue en feu. Il avait 12 ans. Pierre alla même plus loin : ses camarades s'apprêtaient à tomber sur celui qui lui avait envoyé la gifle, mais il se fit le défenseur de son adversaire.

Il semble même que Pierre ait dû longtemps travailler à se vaincre. Devenu grand, il se reproche encore de dire *trop tôt et trop à la volée* ses premiers sentiments.

Dans une lettre du 4 juillet 1648 de Pierre Fourier aux religieuses de Chalons, il écrit : *Si vous saviez combien vaut la patience, la charité et l'humilité, pour toutes choses, et notamment pour gagner ceux qui nous veulent du mal! Ce sont des armes des chrétiens...*

De par sa plus proche parenté, Pierre était en contact avec l'élite de la ville. Il aimait s'attarder

sous la halle, bâtiment couvert où se tenait le principal marché des denrées alimentaires ; c'était aussi pour écouter un avocat qui s'y installait en juge de paix, en avance sur son temps. Là aussi, il entendra le prévôt rendre périodiquement ses décrets contre les mendiants « forains » et non « forains », ces bouches inutiles que l'on écarte brutalement de la ville. Dès ses jeunes années, il est donc éveillé aux problèmes de la vie sociale : sa bonté naturelle l'inclinera vers les faibles et les déshérités de la vie.

Nous pouvons faire nôtre sa prière :

*Ô Seigneur Jésus, dilatez mon cœur dans l'amour,
afin que je puisse goûter intérieurement
combien il est doux d'aimer,*

d'être submergé dans l'amour.

*Que je sois tout embrasé de votre amour
et que je m'élève au-dessus de moi-même.*

*Que je vous aime plus que moi-même,
et que j'aime tous ceux qui vous aiment
comme le prescrit la loi de l'amour
que vous faites luire dans nos cœurs !*

Amen

ÉTUDIANT À PONT-À-MOUSSON, CHEZ LES JÉSUITES

J'ai un principe que je trouve admirable, c'est que pour gagner beaucoup, il faut se mettre parfois au hasard de perdre quelque chose. Ceux qui veulent être trop avisés, regarder de trop près et ne jamais se mettre en hasard de perdre, ou quitter, ou laisser quelque chose de leurs biens, de leurs droits, de leurs prétentions, de leur repos, de leur assurance, laissent parfois, même souvent, passer de belles occasions de rendre de grands services à Dieu et au prochain et de s'enrichir eux-mêmes (lettre aux religieuses de Saint-Mihiel, 10 mars 1623).

Le 5 décembre 1572, le pape Grégoire XIII érigeait le collège et l'université de Pont-à-Mousson, à plus de vingt lieues de Mirecourt, à égale distance des évêchés de Toul, de Metz et de Nancy, la capitale. L'enseignement y était donné par soixante-dix pères Jésuites.

En 1579, après avoir reçu une première et solide éducation chrétienne en famille, à l'âge de 14 ans, Pierre Fourier fut envoyé à Pont-à-Mousson ; il était un peu ému de quitter ses parents, ses deux frères et sa sœur. Quelques mois avant sa mort, il écrira : *Nous avions cela de nature et comme héréditaire entre nous tous, de nous aimer parfaitement les uns les autres à l'exemple de nos ancêtres.* Son père l'accompagna jusqu'à Pont-à-Mousson. Tout en chevauchant à travers la Lorraine sous le beau soleil d'automne, son père lui prodiguait de précieux conseils sur la nouvelle vie qui l'attendait, sur le choix de ses camarades, sur la politesse, expression du respect de soi et des autres.

Inscrit en quatrième au collège des jésuites, il se jeta avec avidité sur tout ce qu'il fallait apprendre avant d'entrer à l'université. Il y respira une atmosphère de grande catholicité. C'était le temps où les jésuites lançaient un vaste mouvement missionnaire à travers le monde. De nature spontanée, gaie et sociable, Pierre se mêla avec entrain à la vie du collège. Il faisait de rapides progrès. En deux ans, il lisait couramment le grec et le latin. Il faisait sienne la devise de saint Ambroise : « Ne faire de mal à personne, faire du bien à tous. » Pierre voulait être un saint, il choisit de faire connaissance avec ceux des premiers siècles : saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze ; il lisait leurs ouvrages dans leur langue et prenait des notes de ses lectures. Voici un passage de saint Chrysostome sur l'éducation des enfants :

Ce à quoi nous devons viser, ce n'est donc pas à rendre les enfants riches en argent, en or, en avantages de ce genre; mais nous devons faire en sorte qu'ils soient opulents par-dessus tout en piété, en sagesse, en trésors de vertu, qu'ils aient besoin de peu, qu'ils ne soient pas fascinés par les biens de ce monde et les désirs inconsidérés... Si on nous demande compte de notre sollicitude pour les autres en général (« Que chacun, dit l'Apôtre, cherche non pas son bien, mais celui du prochain »), à combien plus forte raison de notre sollicitude pour nos enfants? « Ne l'ai-je pas mis chez vous dès sa naissance? » nous dira le Seigneur; ne vous ai-je pas préposé à sa conduite comme instituteur, protecteur, surveillant et maître? N'ai-je pas remis entre vos mains l'autorité complète sur sa personne? Dès sa tendre enfance, je vous ai ordonné de le façonner, de le diriger.

Saint Augustin devint son auteur de prédilection, donnant le primat à l'amour, à la vie communautaire, au souci constant d'évangélisation des masses et au ministère paroissial.

Aime et fais ce que tu veux; si tu te tais, tais-toi par amour; si tu parles, parle par amour, si tu corriges, corrige par amour; si tu pardonnes, pardonne par amour; aie au fond du cœur la racine de l'amour : de cette racine il ne peut rien

sortir que de bon (saint Augustin, *Commentaire de la première épître de saint Jean*).

À la faculté de théologie, Pierre bénéficie de l'énorme effort mené par le concile de Trente pour affermir les bases doctrinales du catholicisme et en rénover la présentation. Dans les programmes, la *Somme* de saint Thomas d'Aquin fait toujours figure de pierre angulaire. À ses yeux, Thomas d'Aquin apparaît bien docteur en divinité mais aussi docteur en humanité, comme l'a nommé récemment Jean-Paul II.

Les élèves du collège devenaient tellement nombreux à Pont-à-Mousson que les pères jésuites furent obligés de les loger dans toute la ville, chez les habitants. Étant ainsi externe au collège et confié à un bourgeois de la ville, Pierre partageait l'hospitalité avec deux religieux qui deviendront ses amis : Servais de Lairuelz, jeune novice prémontré de Saint-Paul de Verdun, de trois ans son aîné, et Didier de La Cour, jeune bénédictin de Saint-Vanne à Verdun, de quinze ans plus âgé que Pierre. Ces trois amis deviendront des réformateurs de leur ordre respectif. Comme à Mirecourt, Pierre se jeta dans l'étude avec fougue, conscient de l'importance des études; il commença par se faire un horaire. Ses camarades disaient : « Si vous voulez rencontrer Pierre, ne courez pas par la ville, frappez à la porte de sa chambre, vous verrez : ou bien il prie, ou bien il étudie. »

La dispersion des élèves du collège ne facilitait guère les études : certains garçons qui n'avaient pas beaucoup de détermination personnelle en profitaient pour s'amuser et aller dans les tavernes la nuit au lieu de travailler. Cela inquiétait leurs familles qui firent part de leur souci au père recteur de l'université; celui-ci leur conseilla de confier leurs enfants à Pierre Fourier qui saurait bien les aider à marcher dans le droit chemin. Pierre Fourier sut parfaitement s'imposer à eux et les faire travailler. D'abord, il les forma à la franchise. Il disait à ces fils de grands seigneurs dont il avait la garde :

Mon gentilhomme à moi, ce ne sera pas le plus riche, le plus noble; non la vraie noblesse consiste en la vertu; dès lors, les plus vertueux seront mes gentilshommes, et les vicieux seront mes roturiers. Quelqu'un qui ne respecte pas la parole n'est plus un homme... le menteur est l'enfant du démon, le premier menteur du monde.

Le menteur sera sous les pieds de ses disciples : il sera le valet de tous; il se lèvera le premier et allumera la chandelle; il fera le feu, balayera la chambre et servira ses compagnons à table. Ainsi le mensonge fut banni de ce groupe d'enfants confiés à Pierre Fourier.

Dès que ses études à l'université furent terminées, Pierre Fourier prit une grande décision, gardée dans son cœur depuis longtemps : consacrer sa vie à

Dieu. Il n'y a rien de plus grand sur la terre qu'un prêtre de Jésus Christ, passer sa vie à faire le bien, être jour et nuit au service des autres, célébrer les sacrements. Il choisit d'entrer chez les Chanoines de Chaumousey. Il aimait réciter cette prière extraite de *l'Imitation de Jésus Christ*, qu'il a adressée aux religieuses de Troyes :

*Ô bon Seigneur, ô tout sage Seigneur,
ô très béni Seigneur!
Ô très-puissant Seigneur, ô très riche Seigneur!
Quand nous ignorons ce que nous devons faire,
quand nous ne savons plus à qui recourir,
une seule chose nous reste,
mais qui est admirable et souveraine :
c'est que nous dressions nos yeux, nos mains,
nos cœurs, nos désirs,
nos souhaits, nos espérances, nos intentions,
tout ce qui est en nous et qui dépend de nous
vers votre sainte Majesté
ainsi que présentement nous faisons en toute humilité.
Ayez compassion de vos pauvres servantes.*

NOVICE À L'ABBAYE
DES CHANOINES RÉGULIERS
DE CHAUMOUSEY

Pour faire de bons coups aux ouvrages de Dieu, il faut hasarder quelque chose, et qu'assez souvent ceux qui veulent être trop sages et trop circonspects ne gagnent pas le plus, et laissent échapper beaucoup de belles occasions, pour ne savoir user à propos du sage avis que nous donne l'Écriture Sainte et modérer notre prudence... et qu'en cherchant Dieu et faisant ses ouvrages... il faut laisser quelque chose à sa puissante et sage Providence (lettre aux religieuses de Chalons, 31 janvier 1626).

Après deux ans d'études au collège et cinq ans à l'université de Pont-à-Mousson, Pierre Fourier voulait consacrer sa vie à Dieu. Qu'il s'orientât vers le sacerdoce, cela ne surprenait pas son entourage, et l'on pensait qu'il entrerait chez les jésuites. Mais quand on apprit qu'il avait décidé de rejoindre les

chanoines de Chaumousey, vers la fin de 1586, ce fut un désenchantement!

Chaumousey était proche de Mirecourt et les habitants savaient bien ce qui se passait dans ce couvent où il y avait beaucoup d'abus : les moines étaient ignorants, oisifs, aimaient jouer aux cartes dans les cloîtres, aller à la chasse et faire bonne chère avec le produit de leur chasse, pendant qu'à côté d'eux des pauvres n'étaient ni instruits, ni secourus. L'office au chœur, au lieu d'être la grande louange de Dieu, était devenu pour ces moines une corvée. Pendant leur noviciat, les nouveaux qui entraient servaient de domestiques à ces moines fainéants et égoïstes.

Pierre Fourier se mit au travail bravement : quand un moine lui lançait ses bottes pleines de boue, il les nettoyait avec soin. En hiver, il se levait tôt pour allumer la cheminée, chaque jour il courait à la cuisine récurer les pots, il rendait service à tous. Ce novice dévoué était pour les moines comme un muet reproche, ils ne pouvaient le supporter.

Où se montrera la charité si elle ne veut point d'incommodité? (lettre aux religieuses de Saint-Mihiel, 10 mars 1623).

Comment Pierre avait-il la force de tenir dans ce climat de persécution? Il priait avec ardeur et l'Esprit Saint lui donnait force et courage! Il disait : *Quand on a Dieu pour ami, on est l'homme le plus riche du monde.*

Après ce temps de noviciat, l'abbé le prépara à devenir prêtre. En 1588, l'évêque de Toul étant décédé et pas encore remplacé, Pierre Fourier dut se rendre à Trèves pour s'y préparer à recevoir le sacerdoce, et pour devenir le messager de la joie de l'Évangile. Tout d'abord l'évêque l'appela au sous-diaconat, en septembre de cette même année, puis il reçut le diaconat, enfin le 25 février 1589, il reçut le sacrement de l'ordre; il écouta attentivement l'oraison prononcée par l'évêque : « Seigneur, Père tout-puissant, nous vous en prions, donnez la dignité du sacerdoce à vos serviteurs que voici. Renouvelez en leur cœur l'esprit de sainteté, afin qu'ils inspirent par leur exemple la réforme des mœurs, et que la sainteté, sous toutes ses formes, resplendisse en leur vie. Amen. »

En ce temps-là, c'était la coutume de ne pas célébrer sa première messe au lendemain de son ordination mais de se préparer à monter à l'autel quelques jours ou quelques semaines après. Pierre Fourier attendit quatre mois dans la prière et la pénitence avant d'oser célébrer sa première messe le 24 juin 1589, le jour de la nativité de saint Jean-Baptiste, puis il revint à Chaumousey. Le père abbé décida d'envoyer le jeune prêtre compléter ses études de théologie à l'université de Pont-à-Mousson où, pendant six ans, il se remit à l'étude. Il en fut ravi. Il retrouva sa chère université avec bonheur, ainsi que les pères jésuites qui l'avaient formé. Immédiatement, Pierre Fourier reprit son règlement de

silence, de prière et de travail. Il avait acquis toute l'érudition d'un « docteur en sainte théologie », toute la maîtrise d'un « docteur en l'un et l'autre droit » (civil et canonique), il s'était affermi dans les voies spirituelles. Un jour, un père jésuite dira de lui : « Cet homme porte toutes les sciences ramassées dans son esprit. » Pierre Fourier a aussi connu de bons amis :

L'ami fidèle est un trésor vivant. Il est un port assuré de rafraîchissement et de secours et consolation. Que si l'ami excelle en prudence et en bon sens et jugement, ô bon Dieu! Quel cas en faut-il faire! Que si, par-dessus tout cela, il est éminent en toute sorte de doctrine, et en celle qui traite de la dévotion et piété chrétiennes, et en celle qui traite de toutes autres choses utiles et dignes d'être sues par les hommes les plus doctes; combien ces rares sciences-là rendent-elles l'ami plus relevé. Que si, étant si richement doué, il se retrouve de plus qu'il soit fils de lumière, qu'il soit homme de Dieu, homme de désirs, et de bons désirs, nous devons tenir un tel ami pour un grand don de Dieu, qui surpasse entièrement notre mérite... (lettre aux religieuses d'Étampes, 8 septembre 1633).

Ses examens terminés, il revint à son abbaye. À ce même moment, le cardinal de Lorraine insistait auprès des supérieurs pour que les réformes demandées par le concile de Trente soient appliquées. Le

père abbé donna à Pierre Fourier des charges de confiance pour empêcher les abus ; cela exaspéra les anciens moines qui le maltraitaient jusqu'à mettre des ordures dans sa nourriture, ce qui le rendait malade. Comment Pierre avait-il la force de tenir dans ce climat de persécution ? Il priait avec ardeur et l'Esprit Saint lui donnait force et courage ! Il se répétait souvent : *Quand on a Dieu pour ami, on est l'homme le plus riche du monde.*

Le père abbé prit peur, il décida d'éloigner Pierre de ses persécuteurs en lui proposant d'être curé d'une des trois paroisses dépendant de l'abbaye.

Lorsqu'on apprit en Lorraine que le chanoine allait prendre une cure, arrivèrent plusieurs demandes : ses amis de Pont-à-Mousson le réclamèrent pour l'église Saint-Martin ; ses parents de Nomény lui vantèrent leur riche paroisse ; le curé de Mattaincourt venant de décéder, un notable avait fait une démarche pour l'avoir à Mattaincourt où la religion n'était plus pratiquée. Mattaincourt, englobant Hymont son annexe, est situé sur les bords du Madon. À côté des commerçants aisés, existaient de petits artisans si peu assurés dans leur gain que le moindre revers les précipitait dans la catégorie des mendiants, nombreux eux aussi.

Pierre alla consulter son cousin Jean, un saint jésuite, qui lui dit : « Si vous voulez des honneurs, allez au Pont, si vous voulez des richesses, allez à Nomény, si vous voulez des souffrances et des labeurs ingrats, allez à Mattaincourt. »

Pierre Fourier choisit Mattaincourt.

Ô Dieu qui avez inspiré à saint Pierre Fourier,
uni à vous par une si ardente charité,
de ne nuire à personne et d'être utile à tous,
faites qu'en vertu de ses prières et de ses exemples
nous accomplissions constamment en toutes choses
ce qui vous est agréable,
et ce qui est vraiment utile aux autres
comme à nous-mêmes.

Par Jésus Christ, notre Seigneur et notre Frère.
Amen.

(Oraison en la fête de saint Pierre Fourier.)

CURÉ DE MATTAINCOURT

Ô mes bonnes Sœurs, si vous saviez ce que c'est d'être curé, et d'avoir en une paroisse quelque deux ou trois cents personnes, qui n'ont point de pain, point d'argent, point de beurre, point d'ouvrage pour travailler, point de crédit, point de meubles pour vendre, point de parents, ni d'amis, ni de voisins qui veuillent et puissent aider, et en quelques-uns, point de santé (lettre aux religieuses de Bar, 23 mai 1631).

Le 1^{er} juin 1597, Pierre Fourier fut installé dans sa cure à Mattaincourt. Les habitants vinrent en foule, moins par dévotion que par curiosité, afin de voir ce nouveau curé qui avait une grande taille, un air digne et un regard perçant. Certains hochaient la tête en disant : « Que ferons-nous d'un moine? » ; « Que celui-là ne nous ennue pas avec ses sermons! » L'ancien curé les laissait bien

tranquilles. Cette nouvelle paroisse promettait d'être dure à mener, composée d'une part de riches bourgeois menant un train de vie d'un écœurant matérialisme, et d'autre part de tout un monde de gueux qui se débattaient dans la misère et le vice.

Pierre Fourier rentrait seul dans son petit presbytère; il continuait de vivre en religieux, sans cesser d'être, jour et nuit, au service de tous. Quatre jours après son arrivée, c'était le jour de la Fête-Dieu. Quand ils virent ce jeune prêtre de 32 ans porter le saint sacrement à travers les rues, les gens furent saisis.

On découvrit que leur curé priait, qu'il passait des « nuitées » dans son église. Son premier sermon fit une profonde impression; il déclara qu'il se donnait à ses paroissiens sans aucune recherche d'intérêt, qu'il invitait les pauvres à venir frapper à sa porte. En quittant l'église, les fidèles repartirent dans le village en répétant que « c'était encore tout autre chose que de leur gros curé! ».

La chambre haute du presbytère prit l'aspect d'une cellule monastique, avec pour seuls meubles une table, un lit, un banc de bois, des livres et une chaise d'osier. Il n'accepta aucune femme à son service, prenant juste un petit valet d'une dizaine d'années dont il fera en même temps l'instruction. *Il ne faut pas espérer*, dira-t-il plus tard, *grand service d'un homme qui veut toujours trouver son dîner à la même heure et pour sa couche, un matelas dessous et une couverture dessus!*

Pierre Fourier prêchera plus par l'exemple que par les discours ; pas de provisions de vin dans sa cave, pas de participation aux banquets de noces, aux festins auxquels il était invité, il venait seulement pour donner sa bénédiction.

Il fallait parer au plus pressé. D'une main énergique, le jeune curé commença par restaurer la propreté et l'ordre dans l'église. Quel branle-bas il déclencha ! Nettoyer les toiles d'araignées, orner l'église... Pour les gens du village, tout cela relevait plus du folklore que de la foi ; ils étaient contents de prêter leur concours à ce curé si actif, si entreprenant et qui payait de sa personne. Ce fut bien autre chose quand ceux qui venaient à l'église entendirent de leur curé ces paroles :

Dieu se donne aux hommes dans le Saint-Sacrement sans chercher autre chose que leur bonheur et leur salut. C'est ainsi que je me donne, aujourd'hui à vous, non en vue des dignités, de la fortune, de l'honneur, mais pour le salut de vos âmes, que je veux sauver, dussé-je y verser mon sang, dût-il m'en coûter la vie !

L'accent était tel que l'auditoire fut bouleversé : les femmes se mirent à pleurer, les hommes se turent.

Malgré la stricte pauvreté qu'il s'imposa à lui-même, Pierre Fourier ne craignait pas d'user de magnificence *en la sacristie, aussi bien qu'en la*

bibliothèque et l'infirmierie. Il n'entendait se servir à l'autel que d'ornements de prix et de fin linge, d'une netteté impeccable. Aux dires de ses contemporains, on ne vit plus dans son église que des vases sacrés de toute beauté, un mobilier de bon goût, un luminaire resplendissant.

Dès le lendemain de son arrivée dans la paroisse, il se mit au service de ses paroissiens, alla les voir chez eux pour faire connaissance et se rendre compte de la situation. Sur environ 3 000 habitants, on comptait une bonne quarantaine de « mendiants ». Pierre Fourier commença par mettre en honneur les pauvres, les infirmes, il les visitait, faisait recourir à leur prière.

Je vous supplie d'avoir pour recommandés en vos saintes prières, nos pauvres gens de Mattaincourt, qui meurent presque les deux tiers du temps de faim, à raison qu'ils sont quasi tous pauvres gens; et leur draperie qui ne vaut rien du monde... Ils ne mangent plus de pain. Ils ne se servent presque communément que de pain d'avoine par toute la ville, et la plupart n'en ont pas encore à demi leur saoul (lettre aux religieuses de Bar, 24 mars 1631).

Dès ses premiers contacts avec la rude population de Mattaincourt, Pierre Fourier était angoissé de voir la dégradation des mœurs rejaillir sur les enfants. Il y avait une telle ignorance dans sa paroisse! Avec

persévérance, il s'efforça de faire comprendre aux parents qu'il ne suffit pas de mettre des enfants au monde, il s'agit de bien les élever et de les *former à la sagesse chrétienne*. Il eut l'idée d'organiser dans l'église, le dimanche après les vêpres, un petit théâtre religieux : les acteurs seraient les enfants, et les pièces, une leçon de catéchisme. On dressa une estrade, les garçons bien préparés par leur curé y montaient, jouaient, s'interpellaient, dialoguaient sur des sujets de morale. Les parents ne se faisaient pas prier pour venir voir jouer leurs enfants, ils s'émerveillaient de leur science et... apprenaient ainsi leur catéchisme. Peu à peu, la paroisse se transformait.

Sans plus tarder, il essaya de découvrir, dans le village, ceux qui avaient quelques dispositions musicales; il parvint à regrouper un bon nombre de garçons et leur enseigna lui-même autant la polyphonie que le plain-chant. Plus tard, il se préoccupera de faire mettre les psaumes *sur quelque bel air* pour détourner les filles des chansons *ridicules et déshonnêtes*. Il rêvait d'*ouïr chanter* ainsi les louanges de Dieu par ses jeunes paroissiennes *devant les portes, en été, en filant leur laine* aussi bien *qu'en hiver, le soir, devant leurs poêles chauds, et en tout temps, au lavoir, en dégraissant leurs draps*.

Depuis si longtemps que les gens de Mattaincourt vivaient sans la pratique des sacrements, le nouveau curé s'empressa de faire venir les meilleurs missionnaires, d'inciter ses paroissiens à la confession et à devenir *les bons amis de Dieu*. Les gens

mieux instruits de leur religion allaient se confesser. Il savait bien que sans pureté de cœur, les progrès ne sont pas possibles.

Ce ne fut pas sans peine que le nouveau curé parvint à réorganiser les catéchismes. Il alla lui-même à la recherche des enfants qui traînaient dans les rues; il les rassemblait dans les granges, et pour finir, les menait en bon ordre à l'église; il ne manquait pas de faire des remontrances aux parents pour qu'ils lui envoient leurs enfants.

Père bienheureux,
vous avez vécu dans un siècle plein de troubles
et de vicissitudes,
mais vous avez vu de grands saints dont vous
faisiez vous-même partie,
vous avez travaillé au rétablissement de la Cité
de Dieu.

Obtenez-nous les mêmes dons du Ciel.
Demandez à Dieu pour nous, par vos mérites,
la force, la lumière, la bonté de grands saints.
(Prière de Lacordaire au père de Mattaincourt.)

LE BON PÈRE DE MATTAINCOURT

Je vous suis très redevable et très consolé de tant et de si bon, si profitable soin que vous prodiguez à nos pauvres paroissiens qui ont toujours plus d'affaires et de nécessités. Tandis qu'ils me tiennent, mon ordinaire est de souper à 10 heures du soir, d'ouïr en sursaut le matin la porte assiégée à grands coups dès les 3 ou 4 heures (lettre aux religieuses de Nancy, 26 juin 1625).

La guerre de Trente Ans (1618-1648) en Europe, avec sa succession de conflits armés dont les causes étaient à la fois religieuses et politiques, apportait à la population son lot de misères.

Dans une lettre aux sœurs de Saint-Mihiel, le 16 janvier 1620, Pierre Fourier écrit : *Si vous n'êtes pas curé, vous ne comprendrez jamais quelle affection je porte à mes pauvres paroissiens, en quelle peine je me*

retrouve quand je les vois affligés... Dieu me prendrait de n'avoir pleuré avec mon paroissien qui pleure.

Voulant éclairer les sœurs de Chalons sur ce que c'est d'être curé, le 31 mai 1631, il leur proposait cette définition : *Curé, c'est-à-dire pasteur des peuples, père, mère, capitaine, guide, garde, sentinelle, médecin, avocat, procureur, médiateur, nourricier, exemple, miroir, tout à tous...*

Comment conçoit-il le devoir de curé? Dans une lettre au père Estienne, prêtre du Valais, il écrit :

Que ces ministres de Jésus Christ ne s'épargnent et ne diffèrent jamais quand ils sont appelés. Au même instant qu'on les demande [...] et avec une diligence plus grande que celle qu'apportent les plus souples et les plus obéissants serviteurs, ils se représentent qu'il n'y a si petit ni si petite entre [leurs paroissiens] [...] qui ne soient comme leur maître ou maîtresse et les puissent faire lever de table [...] et quitter le sommeil et le lit à l'heure de minuit.

Le curé de Mattaincourt se tenait toujours à la disposition de ses paroissiens, ce qui lui attira leur confiance. Dès son entrée dans cette paroisse grouillante de miséreux, il fit dresser une liste de tous ceux qui devraient être secourus et il commença à organiser des distributions régulières de vivres. Les pauvres revenaient régulièrement frapper à sa porte, l'un pour réclamer un peu de « farine pour

son enfant », l'autre « du sel et du bois », et puis « une chemise et des souliers ». Le linge, le grain, le mobilier du presbytère étaient distribués aux plus nécessiteux : l'un emportait les draps du curé, l'autre ses couvertures ; son lit faisait successivement le tour des malades qui n'en avaient pas.

Le bruit courut bien vite dans le village que ce curé peu ordinaire ne prenait qu'un repas par jour. Son horaire devint rapidement *de souper à 10 heures du soir* et de voir sa porte *assiégée dès l'aube*. Il pratiqua en tout temps ce qu'il appelle *l'allégresse de la charité*, donnant *d'une main généreuse* les dons que Dieu considère comme faits à lui-même.

Vous ne pouvez jamais savoir, écrivait-il un jour, comme un curé aime ses paroissiens, si vous ne l'êtes vous-même. Toutes les comparaisons qu'on allègue d'une poule pour ses petits, d'une mère pour ses enfants, n'expliquent pas assez, et tous les livres qui en parlent ne disent pas la moitié. Il faut l'expérience pour comprendre cette vérité, vous ne le pouvez savoir autrement.

Usant de son influence pastorale, Pierre Fourier parvint à humaniser les rapports de ses paroissiens. Nombreux sont les témoignages de son action à Mattaincourt en faveur des débiteurs insolvables. La première lettre de sa longue correspondance a pour objet de défendre une pauvre veuve contre un créancier trop rigide : *Je ne puis reposer ni être à mon*

aise jusqu'à ce que je saurai s'il y a moyen de voir notre pauvre veuve allégée et assurée de ne quitter sa maison (lettre du 28 novembre 1598 à M. le Contrôleur de recettes).

Avec équité il réglait les litiges en invitant ses paroissiens à s'accommoder *sans contestation* et pour l'amour de Dieu. Il suggérait aux riches de donner aux pauvres, proclamant courageusement *l'éminente dignité des pauvres*, créant dans le village une atmosphère de fraternité chrétienne, suscitant l'entraide.

Pierre Fourier se mit à réfléchir sur les déboires de ses paroissiens. Pourquoi des familles courageuses au travail tombaient-elles si facilement dans la misère? Il eut vite trouvé les causes et compris que les fluctuations du commerce, quand on n'a pas de capitaux derrière soi, peuvent rapidement compromettre la situation d'une famille, aisée aujourd'hui, endettée demain, misérable après-demain. Il inventa une caisse de prévoyance et de crédit mutuel en rassemblant un capital fait de dons, de legs, d'amendes aussi; il donna à cette caisse le nom de « Bourse de saint Epvre », du nom du patron de Mattaincourt.

En la fête de saint Epvre, les bourgeois avaient l'habitude d'organiser de grands festins et de se livrer à toutes sortes d'excès. Au cours d'une de ces fêtes, Pierre Fourier leur suggéra d'inviter le Seigneur Jésus à présider leur banquet. À la fin de la messe, il invita ses paroissiens à passer au cimetière où il avait fait *expressément* rassembler tous les pauvres. S'adressant

aux bourgeois, il leur dit : *Tenez, voilà le Jésus Christ que je vous ai promis, traitez-le selon ses mérites... N'a-t-il pas dit : « Ce que vous aurez fait à l'un des miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait » ?*

Ce fut une grande liesse ce jour-là, un délire de charité : chacun emmena un pauvre chez lui ! Il avait donné une impulsion nouvelle aux hommes et femmes de la noblesse, qui se feront désormais un honneur de servir les pauvres de leurs propres mains. Les famines étaient fréquentes au ^{xvi}^e siècle en France et en Lorraine. Pierre Fourier disait à ses paroissiens : *Je cherche des moyens de nourrir une grande charité entre vous et de procurer que les riches prennent pitié des pauvres et les soulagent.* Il créa une soupe populaire, « le bouillon de M. le Curé », toujours faite avec de la viande de qualité.

Il suggérait à ceux qui avaient des biens de grouper les dons dans une maison particulière et ainsi de les faire parvenir à ceux qui étaient le plus durement touchés par l'épreuve. Il décréta que dans sa paroisse : *les plus nécessiteux seront traités tout comme les plus opulents.* Aux enterrements pour les pauvres et pour les riches, les chants seront tout aussi hauts ! De passage à Saint-Mihiel, on le vit apporter aux funérailles d'une simple servante la même solennité que celles d'un lieutenant du gouverneur qu'il avait célébrées l'avant-veille. À ceux qui, aux enterrements, achetaient et faisaient brûler des cierges, il disait : *Vous pouvez mieux faire ! Donnez cet argent aux pauvres.*

FIDÉLITÉ À LA PAROLE DE DIEU

Dieu nous parle à la fois dans l'Écriture et dans la vie des hommes et des femmes de notre temps. Avec eux, nous approfondissons notre regard contemplatif et découvrons les chemins à suivre (Constitutions des religieuses de la Congrégation Notre-Dame, 1640, n° 17).

Le concile de Trente est achevé le 4 décembre 1563 : le double but de ce Concile est de répondre aux défis de la Réforme protestante, d'améliorer la formation des clercs et l'éducation religieuse des fidèles en promouvant la familiarité avec la parole de Dieu et l'enseignement du catéchisme. Né deux ans après la clôture de ce concile, Pierre Fourier va mettre en œuvre son enseignement.

Pour chaque chrétien, la vie ordinaire peut devenir lieu de rencontre avec Dieu. Pour parler du mystère trinitaire, Pierre Fourier reprend les termes

bibliques, plus proches de la vie que les formules dogmatiques : *Dieu est Père, Mère, Esprit, Pasteur.*

Qui aime s'approche de Dieu confidemment, lui parle familièrement sans trembler ni craindre. De là viendra que je traiterai avec Dieu à cœur ouvert sans farder mes propos, sans un discours étudié ou composé avec artifice, mais ouvertement et franchement, je répandrai mon cœur en sa présence, soit en l'oraison, soit dehors, demandant, me plaignant, remerciant, louant, m'offrant, selon qu'il plaira au Saint-Esprit me suggérer.

La modeste église de Mattaincourt allait devenir le centre d'une vie paroissiale renouvelée.

Les dimanches et les jours de fête, et dans toutes les occasions favorables, Pierre montait en chaire pour instruire son peuple à partir de la parole de Dieu. Il s'y préparait la veille, rassemblant les passages de l'Écriture et des Pères de l'Église qui illustreraient son sujet : il citait des passages de saint Jean Chrysostome, son préféré, de saint Augustin, de saint Grégoire de Nazianze... et surtout de la Bible. Il était tellement pénétré de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église qu'il est parfois difficile de distinguer les citations issues de son immense culture et ses propres remarques. Sa prédication portait sur les textes du jour ; il en faisait une sorte de lecture méditée qui gardait la saveur de sa prière intime. Il cherchait avant tout à ramener ses paroissiens

aux sources du dogme et de l'Écriture. Ainsi, un dimanche de Pentecôte, après avoir évoqué cette fête dans l'Ancien et le Nouveau Testament, il enchaîna :

Aujourd'hui, si nous voulons, le Saint-Esprit fera de même en notre endroit, par proportion et selon notre portée, qu'il a fait intérieurement à l'endroit de ses saints Apôtres. Il convertira notre paroisse en un petit ciel. Il viendra chez chacun de nous autres, nous donnera en abondance ses grâces et écrira sa sainte grâce au milieu de nos cœurs, et fera que celui qui jurait, maudissait, détractait, n'emploiera plus sa langue qu'en des paroles saintes (opuscule de Notre-Seigneur II, 483).

Sa foi lui faisait pénétrer l'invisible : de même qu'il voyait la Vierge Marie présente au milieu des Apôtres le jour de la Pentecôte, ainsi il la voyait avec les yeux de la foi *toute prête à s'employer pour nous et à faire la fête aujourd'hui avec nous.*

Il découvrait à ses paroissiens le sens profond de quelques parties de la Messe, des psaumes qu'ils récitaient à Vêpres. Plus habituellement, il leur apprenait à entrer dans la grande vie de l'Église, fondant son instruction sur l'Évangile du jour ou sur la fête du saint célébré ce jour-là. Quant aux enfants, c'est par le catéchisme que passait le message chrétien.

Adressant la parole aux enfants, enseignez-leur la science des saints, le métier, la pratique des saints,

le moyen de vivre saintement, de devenir des saints, d'être des petits saints Claude, saintes Catherine, etc. que leurs maisons seront des maisons toutes saintes et bienheureuses et bénites de Dieu, qu'en icelles Dieu sera toujours présent, propice et favorable parce qu'il y sera toujours servi, honoré, aimé et obéi, respecté, contenté, etc. (lettre au R. P. Manceau, Toul, 12 novembre 1627).

S'il se trouve dans leur école une élève de la religion protestante, Pierre Fourier recommande aux religieuses d'avoir beaucoup de respect à son égard :

Traitez-la doucement et charitablement, ne permettez que les autres la molestent ou lui fassent quelque reproche ou fâcherie; ne la sollicitez ouvertement à quitter son erreur, et ne lui parlez directement contre sa religion; mais aux occasions louez la nôtre et montrer, sans faire semblant que ce soit pour l'attirer, et parlant à toutes en général, combien sont raisonnables et belles toutes les choses que nous y enseignons et pratiquons.

Le Bon Père insiste pour que les religieuses n'offensent ou n'irritent leurs élèves protestants :

S'ils apprennent bien, vous pouvez louer leur diligence et leurs beaux ouvrages, et leur donner pour prix, au lieu d'images ou d'agnus que vous présentez

aux catholiques, quelque papier doré, quelque belle plume à écrire ou autres choses semblables qu'ils ne puissent dédaigner (lettre de Pierre Fourier aux religieuses de Metz, 26 février 1624).

Aux tout-petits, âgés de 3 et 4 ans, il faisait mémoriser les prières; aux « grandelets », il faisait répéter leurs devoirs envers les parents : amour, respect, obéissance et secours dans leurs nécessités.

On tâchera par tous les moyens de leur faire entendre ces quatre points, et tellement imprimer en leur tendre esprit que jamais ils ne puissent les oublier.

Pour les enfants de Mattaincourt et d'Hymont, Pierre Fourier composa de petites pièces de théâtre sur les scènes d'Évangile et il les fit jouer devant leurs parents. Il faisait entrer en scène pénitence, contrition, confession, pour encourager ses paroissiens à la pratique du sacrement de Pénitence. Pour les faire progresser, il les divisa en quatre groupes, selon leur avancement spirituel :

– le premier groupe rassemblait ceux qu'il appelait « les parfaits », auxquels il faisait pratiquer les conseils évangéliques : ces laïcs s'adonnaient à l'oraison, jeûnaient et faisaient pénitence; ils étaient honnêtes dans leurs métiers, charitables dans leurs relations, leurs familles ressemblaient à de *petites Églises domestiques*;

– le deuxième groupe était composé de ceux qui entendaient les appels de la grâce et s’efforçaient d’y répondre. Le curé stimulait les bonnes volontés, les encadrait dans les confréries. Il invitait ses paroissiens à prendre conscience, de manière forte, de la grandeur de leur Baptême, les invitant à en renouveler les promesses chaque jour ;

– le troisième groupe rassemblait ceux qui, comme dans la parabole du semeur, étaient semencés dans des endroits pierreux. Ils n’avaient pas de racine. Le Bon Pasteur les instruisait, les absolvait et les remettait « au chemin du paradis » en leur montrant la miséricorde du Sauveur Jésus Christ ;

– restait la « bande perdue » qui était comme la brebis égarée ; les adeptes de cette frange diminuaient mais restaient tenaces.

Dieu de miséricorde, qui avez comblé de gloire
saint Pierre Fourier
en l’appliquant à corriger les mœurs de ses
paroissiens,
à les nourrir de la Parole de l’Écriture Sainte et
de la pratique des sacrements,
faites qu’animés du même esprit, fortifiés par ses
exemples
et aidés par son intercession,
nous vous servions avec fidélité et persévérance.
(Prière après la communion de la fête de saint
Pierre Fourier.)

TRANSFORMER LA VIE SOCIALE À MATTAINCOURT

Excusons, pardonnons, oublions, interprétons toutes choses en bon sens. Vivons en paix et bonne intelligence et Dieu nous aidera. Laissez un peu faire Dieu, qui est plus sage que vous n'êtes, vous n'avez pas assez de confiance en Lui. Il est meilleur que vous ne pensez (lettre de Pierre Fourier aux religieuses de Saint-Mihiel, 20 décembre 1624).

La première préoccupation du Bon Père est l'éducation des enfants de son village.

Il y a bien des maîtres qui rassemblent des garçons pour les instruire, mais quant aux filles, la plupart traînent dans les rues :

Ces jeunes écolières, quoique petites d'âge, ne sont pas pourtant une petite ou vile portion de l'Église de Dieu; déjà dès maintenant et dans peu d'années,

elles pourront être capables de faire de grands biens. Au sujet de quoi il est très expédient, voire tout nécessaire, pour le bien d'elles-mêmes, et de leurs pères et mères, des familles qu'elles gouverneront avec le temps, et de la République, qu'elles soient de bonne heure instruites en la crainte de Dieu, et s'il est possible, en quelques autres choses qui les puissent aider à vivre et à bien vivre (Constitutions des religieuses de la Congrégation Notre-Dame, 1640, troisième partie).

Quelques familles ont envoyé leurs filles en classe avec les garçons, mais l'une d'elles a été abusée par le maître. Pierre Fourier souhaite que les Filles de la congrégation Notre-Dame

prennent pour tâche de se consacrer à Dieu et au service du prochain au moyen de l'instruction fidèle et gratuite pour les petites filles; par où elles profitent puissamment à un nombre presque infini de celles qui vont à leurs écoles, et d'autres qui n'y vont pas aussi, voire même à plusieurs qui sont encore à naître... On tâche en ces écoles d'instiller par divers moyens tout doucement, et familièrement, et assidûment, avec charité, prudence et dextérité, dans ces jeunes âmes la crainte de Dieu et son amour, ainsi que tous les devoirs en particulier d'une bonne chrétienne (Du primitif et légitime esprit de l'Institut des filles de la Congrégation Notre-Dame).

Le curé de Mattaincourt a vite repéré la situation sociale de ses paroissiens. À une époque où le pays était menacé par la famine, Pierre Fourier eut le souci de secourir les pauvres avec impartialité. Il demande à visiter les greniers pour obliger ceux qui s'étaient amassés des réserves à ne garder que la stricte quantité nécessaire à leur besoin et à mettre le reste en vente.

Était-il informé que quelque marchand avait fait faillite, qu'aussitôt il faisait une quête discrète pour lui dans le village; lui-même vidait son grenier et demandait à ses petits clercs de déposer un sac de blé à la porte des malchanceux. Puis, il allait les visiter et, sans rien dire laissait quelque bonne somme d'argent sous une assiette ou sous une couverture.

Mais si tous les miséreux du village sont au premier plan des préoccupations de M. le Curé, il est trop bien placé pour ignorer l'angoisse de ceux qui sont la proie des usuriers. Le prêt à intérêt sévit à Mattaincourt : beaucoup de pauvres et de commerçants, obligés d'emprunter, doivent accepter des taux exorbitants qui précipitent leur ruine et les enfoncent dans la misère.

Pierre Fourier s'occupait de susciter la solidarité entre les nantis et les économiquement faibles. Il faut rappeler ici ses initiatives à créer des formes d'assistance permanente, par exemple la Bourse saint Epvre, alimentée par des dons et des legs. Lui-même

mit dans cette bourse un héritage personnel. Dès le dimanche suivant, il annonçait hardiment en chaire que : *Grâce à Dieu, un homme avait déjà mis cinquante francs dans cette Bourse.* Encouragés par la générosité de ce donateur inconnu, les mieux nantis du village n'eurent plus qu'à imiter son geste. Quiconque avait des difficultés financières pouvait y recourir, emprunter sans intérêt, et rendre l'argent quand il pouvait, et s'il pouvait. Dans un pays où les marchands risquaient d'être détroussés par les voleurs, où les douanes se multipliaient et où les prix s'effondraient, nombreux furent les drapiers et les petits commerçants qui ont été sauvés de la ruine par la Bourse saint Epvre.

Dans une lettre du 23 mai 1631 aux religieuses de Bar qu'il ne pouvait pas visiter, Pierre Fourier mit ce conseil dans leur bouche :

Gardez-vous bien, curé, d'abandonner ces deux pauvres villages, tenez bon durant ce mauvais temps, ne venez pas à Bar, laissez maintenant tout le reste du monde, si ce n'est pour aller par les autres villes et villages, voisins de chez vous avec une besace ou hotte sur vos épaules demander des aumônes pour ces pauvres gens-là, faites-leur du potage tous les jours... Consolez vos malades, vos affamés, vos demi-morts... et ne venez pas à Bar.

Nous pouvons entendre Pierre Fourier se confier à ses paroissiens :

Ils y a quarante ans et davantage que je pleure avec vous quand je vous vois pleurer et que je me trouve tout affligé, tout malade et tout incommodé quand je sais que vous l'êtes.

Pierre Fourier partage ses soucis aux religieuses de Chalons auxquelles il a tardé à répondre :

Je vous assure qu'il semble que les misères de notre pauvre et nécessiteuse paroisse aient comme charmé ma plume, ma main, mon loisir, mon esprit si peu que j'en avais...

Demandez promptement à Dieu un peu de pain pour toutes nos gens et une écuelle de potage pour chacun d'eux par jour...

Le père de Mattaincourt ne peut avoir connaissance d'une détresse humaine sans en être bouleversé au plus intime de lui-même et sans entreprendre aussitôt de la soulager.

Je prends pitié des paroissiens : je prends pitié de ceux que j'aime; je prends pitié de ceux qui m'aiment; je prends pitié des veuves, spécialement de celles qui ont des enfants à nourrir parmi ces fâcheux temps; je prends pitié de ceux qui pleurent; je prends pitié des affligés; je prends pitié de ceux qui sont gagés de leurs biens par des sergents de bailli [agents du roi chargés des fonctions judiciaires]; je prends pitié de ceux qui sont en danger

de se voir appauvrir, et ruinés tout à fait pour les dettes d'autrui (lettre aux religieuses de Mirecourt, 21 avril 1631).

À celui qui est alité et souffrant, Pierre Fourier prodigue les secours de l'âme et du corps. Il se transforme à son chevet en infirmier attentif à lui rendre les plus humbles services. Il lui prépare des potages, de la tisane et autres choses semblables.

RÉTABLIR LA JUSTICE À MATTAINCOURT

Il faut bien avoir de la patience et attendre doucement la volonté de Dieu qui sait bien faire toutes choses, chacune en sa saison... Il ne faut rien négliger aux affaires de Dieu, les fautes ou manquements qui semblent petits à leur commencement, deviennent grands et en font naître des autres tout plein quand on n'y remédie de bonne heure (lettre aux religieuses de Chalons, 9 avril 1626).

Par délibération du duc de Lorraine, Pierre Fourier rend la justice dans sa paroisse. À l'époque, surtout dans les campagnes, peu de personnes étaient instruites, le curé devait souvent faire office de juge civil. Pour qu'on puisse le consulter plus facilement si l'on avait une affaire ennuyeuse, il avait pris l'habitude de se tenir sur le seuil de son presbytère dès le matin même en hiver, à l'heure

où les hommes passaient pour se rendre au travail, mettant en acte sa devise : « Ne nuire à personne, en façon que ce soit, faire du bien à tous, autant que possible. »

Un jour, le chef de justice de Mattaincourt pourra écrire que

un curé laisse partout des preuves de sa charité [...] qu'il sacrifie tout volontiers et se sacrifie encore lui-même [...] pour les âmes de ses paroissiens [...]. Fût-il attaqué et provoqué à une juste indignation par un grand nombre d'adversaires, qu'il garde comme une sainte règle de conduite de ne jamais leur montrer le moindre signe d'émotion et de ne jamais tirer la plus légère vengeance des [...] mauvais procédés [...] qu'on aurait exercés à son égard [...] car l'amour, naturellement, enfante et produit l'amour (Petit miroir du bon curé).

Avec équité, il règle les litiges mais il préfère les prévenir en invitant ses paroissiens à s'accommoder sans contestation et pour l'amour de Dieu.

Un jour on lui demanda : « Que diriez-vous à celui qui aurait prêté à 7% ? » (c'était le taux autorisé par l'usage). Il répondit : *Au tribunal de la justice, je ne lui dirais rien ! Mais au tribunal de la Pénitence, je lui demanderais si c'est pour les chrétiens ou pour les Turcs qu'il a été dit : « Prêtez sans usure ! »*

À longueur de journée, le curé doit écouter ses paroissiens se quereller, se voler, se faire du tort de mille façons. Que va-t-il faire? Il prend les devants. Dès qu'il sait que quelques-uns de ses administrés se querellent, il les fait venir dans sa chambre, décidé à ne plus les laisser partir *qu'ils ne soient rentrés en bonne intelligence et amitié.*

Pierre Fourier prend soin de tous, car le Seigneur prend soin de lui :

Quand je pense, Seigneur, que tu as soin de moi comme si tu n'avais à penser qu'à moi : que tu as compté tous les cheveux de ma tête, et qu'il n'en tombe pas un seul sans Ta permission; quand je pense que Tu me tiens serré sous les ailes de Ta protection, comme la poule ses petits poussins; et même, tu me caches au plus intime de Toi et me gardes comme la prunelle de Tes yeux...

Mon Bien-aimé est à moi et je suis à Lui, pour porter tous les effets de sa divine volonté de justice et d'amour : soit dans le délaissement ou la jouissance, l'abondance ou la pauvreté, la ferveur ou l'aridité...

De nombreux faits témoignent de son action à Mattaincourt en faveur des débiteurs insolubles. Quel chagrin lorsque, étant un jour en voyage, il apprit qu'on avait procédé à une odieuse saisie chez de pauvres gens dont la fille agonisait. Dans une lettre aux religieuses de Saint-Mihiel du 10 octobre

1623, il écrivait : *Pendant que la pauvrete rendait l'âme, les sergents étaient là qui prenaient leurs meubles... Cela me perce le cœur que je n'y peux remédier.*

Pierre Fourier remplit avec équité ses charges de juge et de curé : il est le premier à appliquer les ordonnances de la police contribuant à assainir les mœurs des habitants, il enjoint aux taverniers de ne plus donner à boire pendant le service divin. Cependant, des ivrognes invétérés supposent que leur curé est trop occupé à l'église pour venir les surprendre à l'auberge. Et pourtant au début de la messe, le curé charge son vicaire de continuer la messe et le voilà, visitant les auberges, renversant les pintes et les pots, confisquant les cartes et les dés, administrant des amendes et admonestant les délinquants. Dans ce rôle de justicier, il exprime sa rectitude morale et son zèle pastoral.

Un marché important se tenait régulièrement dans la ville de Mirecourt, où les habitants du village voisin de Mattaincourt s'approvisionnaient en vivres, depuis des siècles et en toute liberté. Or, vers la mi-septembre 1619, le conseil des bourgeois de Mirecourt décida par décret de limiter l'accès de leur marché aux étrangers, et ce, jusqu'à ce que tous les habitants de la ville se soient bien servis, du nécessaire et du luxe, pour faire des gâteaux, tartes, pains raffinés blancs... Cette mesure atteignait de plein fouet les habitants de Mattaincourt

qui, vivant de négoce (draperies, dentelles), dépendaient de manière vitale de ce marché de grain et de blé; les pauvres habitants de Mattaincourt, qui ne cultivaient pas, étaient donc obligés d'attendre leur tour, perdant ainsi leur temps. Et quand enfin ils pouvaient accéder au marché, c'était pour acheter ce que les riches avaient laissé, ce qu'il restait. Pierre Fourier usa de tous les moyens possibles pour éviter les violences, la guerre et essayer de concilier les adversaires et de rétablir les droits, au profit de la justice et de la paix. En vue de cela, il demandait aux maisons de sa Congrégation de faire prier toutes les sœurs et leurs élèves, de faire des enquêtes et de lui envoyer ce qui se pratiquait à ce propos dans les villes où elles étaient, de demander à quelques bons avocats ou autres personnes compétentes quelles raisons, lois, livres pourraient servir à la défense des gens de Mattaincourt, dans ce cas précis.

C'est un cas nouveau qui ne s'est jamais pratiqué jusques à présent et qui apportera intérêts notables aux pauvres gens de notre village... Il me semble que le sujet mérite bien que tous les enfants du lieu s'emploient à bon escient, et envers Dieu par prières et envers les hommes par consultes et tous autres moyens possibles (lettre aux religieuses de Saint-Mihiel, 14 octobre 1619).

À force de démarches laborieuses auprès des personnalités, finalement le curé sauva Mattaincourt;

la paix et l'amitié furent renouées avec Mirecourt. Pierre Fourier pouvait remercier ceux qui avaient aidé les habitants *lorsqu'ils étaient en affliction et en danger de se voir affamés.*

SA RENCONTRE AVEC ALIX LE CLERC

Notre bon Seigneur veut que ses chères épouses soient clairvoyantes pour reconnaître la valeur de toutes choses, la différence entre l'amour de Dieu et l'amour de soi-même [...] la beauté de l'obéissance et la sainte humilité (lettre aux religieuses de Bar, 31 janvier 1626).

En 1594, un riche marchand, M. Le Clerc, pour des raisons de santé, vint s'installer avec sa famille à Hymont, lieu de ses origines, qui se trouve à un kilomètre de Mattaincourt. Ici tout comme à Remiremont, la grande vie continue. Alix, sa fille jeune et jolie, sera vite invitée à honorer de sa présence les fêtes où elle fait l'admiration des jeunes gens.

Par « bienséance », la famille Le Clerc fréquente les offices religieux dans la paroisse de Mattaincourt. Plus habituée à danser qu'à prier, Alix vient à l'église sans trop prêter attention aux exhortations

du curé. Mais voilà que trois dimanches de suite, au cours de la grand-messe, elle est attirée par une musique étrange accompagnée d'une vision qui la bouleverse : elle se voit au milieu d'un groupe de danseurs menés par le diable. Aussitôt elle prend la résolution de ne plus faire partie de cette troupe et de ne plus suivre ce démon qui veut sa perdition. D'un élan spontané, elle décide sur-le-champ de faire tout ce qu'elle saurait « être agréable à Dieu quand ce serait pour mourir ». Sa transformation intérieure se manifeste par un changement de comportement ; elle range tous ses habits de fête et s'habille comme les simples filles de village avec un voile blanc sur la tête et elle fait vœu de chasteté, sans prendre aucun avis.

Au cours de l'été 1597, elle va trouver Pierre Fourier pour lui exposer ses desseins et son désir de recevoir de lui un enseignement sur tout ce qui pourrait être « agréable à Dieu ». Le curé lui remet un document, « ce livre qui traitait de l'examen de conscience où je me trouvais dépeinte avec tant de péchés que j'entrais en une telle amertume que je pleurais jour et nuit. J'employais tous les jours quelque temps à me confesser devant lui durant l'espace de six mois » (*Relation*, 9).

L'accompagnateur et l'accompagnée se mettent ensemble à l'écoute de l'Esprit Saint. Cette dévotion à l'Esprit Saint, nous la retrouvons dans de nombreuses lettres envoyées par Pierre Fourier aux sœurs de la Congrégation :

Avant que vous résoudre [à prendre une décision] dites bien dévotement Veni Creator... à ce que soyez inspirées du ciel en ceci (lettre aux religieuses de Mirecourt, 5 décembre 1619).

Jusque-là, Alix a vécu dans l'insouciance, au gré des plaisirs d'une vie de jouissance; Pierre Fourier va l'aider à faire une relecture de sa vie et la former à la vie spirituelle. Elle va prendre conscience de l'amour de Dieu qui l'a toujours précédée, accompagnée et suivie; son cœur est broyé par la tristesse d'avoir refusé cet amour; elle affronte la réalité de son être et l'évalue selon l'Esprit. Elle acquiert une profonde connaissance d'elle-même, tout en n'y voyant que « le rien, le néant, le péché ».

Pierre Fourier lui révèle la miséricorde divine et lui fait découvrir le Christ, ami des pécheurs et médecin des malades (cf. Lc 5,31). Elle est invitée à passer de l'ancien au nouveau, d'une vie ancienne à une vie nouvelle, à découvrir l'insondable mystère de l'amour divin, à entrer réellement dans la confiance en Dieu, et à vivre dans la paix et dans l'humilité. Elle fait sienne cette prière de Pierre Fourier :

Oui, Providence divine, je m'abandonne à toi sans réserve, je me jette entre tes bras sans retour. Tu es mon Créateur et mon père; tu connais le néant dont tu m'as tirée, le limon dont tu m'as formée, la fin à laquelle je dois tendre et le chemin qui doit m'y conduire.

*Dispose donc de tout selon ton bon plaisir.
Je ne veux plus savoir qu'une seule chose, c'est ta
Providence : la reconnaître, l'adorer, m'y soumettre
avec respect et résignation, la seconder autant qu'il
sera en mon faible pouvoir et attendre tout de sa
bonté.
Puis-je mettre mon sort en meilleures mains que
dans celles du plus tendre des pères?*

Pierre Fourier assiste, émerveillé, à sa montée spirituelle; il prend le temps de réfléchir. Puisqu'elle veut être religieuse, il serait plus facile et peut-être meilleur qu'elle entre dans un monastère fondé et bien réglé. Mais la marge de liberté est étroite : les couvents étant presque tous en décadence, Pierre Fourier ne peut proposer qu'une seule maison nouvellement réformée : les clarisses de Pont-à-Mousson. La proposition semble plaire à Alix qui a de grands désirs de pénitence, mais ses parents s'y opposent. La Règle est trop sévère, la clôture, trop rigoureuse.

Alix elle-même a une autre intuition : « Quand je priais Dieu, il me tombait toujours en esprit qu'il faudrait faire une nouvelle maison de filles (de religieuses) pour y pratiquer tout le bien que l'on pourrait... » (*Relation*, 15). Elle ressentit cela avec tant de véhémence qu'elle alla aussitôt le proposer au Bon Père, le priant de lui laisser envisager ce qu'il fallait faire pour cela, ce qu'il ne voulut point. Avec prudence, le père accumule les objections

pour éprouver les ardeurs de cette nouvelle vocation, en lui représentant les grandes difficultés qui se rencontreraient.

Alix eut recours à la prière :

Octroie-moi, Seigneur, que tu sois en moi et moi en Toi, et qu'ainsi assemblés, nous puissions toujours demeurer ensemble. Car Tu es vraiment mon bien-aimé, choisi entre plusieurs milliers auquel mon âme a pris plaisir de demeurer et se reposer tous les jours de ma vie.

Finalement, dans une vision, elle se voyait dans un cloître où des pères jésuites allaient en procession, tandis qu'avec un grand râteau, elle rassemblait toutes les petites pailles qui étaient parmi ce cloître; elle entendit le saint père Ignace de Loyola l'encourager à persévérer en son exercice qui était l'instruction des petites filles dont on faisait peu d'estime comme de petites pailles, lui disant : « Je veux que ces petites âmes, qui sont comme des enfants bâtards, délaissés de leur mère, en aient une en toi » (*Relation*, 47).

Pierre Fourier pensait souvent à cette enfance ignorante et méprisée. Alix se propose de s'occuper de la jeunesse, de l'instruire et de l'éduquer. En prudent Lorrain, il écoute sa détermination de faire l'éducation des filles, ce qui correspond tout à fait à sa préoccupation... Cependant, voulant éprouver

cette jeune fille si décidée, il dit à Alix : *Trouvez des compagnes qui voudraient, comme vous, faire une maison nouvelle.* Alix confie ce projet au Seigneur :

Mon Dieu et Seigneur, envoyez-moi la lumière de votre saint et benoît Esprit, afin que je puisse trouver le chemin de la Paix...

C'est en vous, ô mon Dieu et ma force, que je prétends trouver ce que je cherche; votre Sagesse éternelle nous a enseigné le moyen de posséder nos âmes en paix... (citation tirée d'un écrit d'Alix).

Seigneur, nous te prions,
que ton Esprit qui habitait en Pierre Fourier et
Alix Le Clerc
nous donne de grandir dans l'unité de la foi et
l'amour fraternel
pour que nous soyons à notre tour messagers de
ta Bonne Nouvelle
en ton Fils Jésus Christ notre Seigneur.
Amen.

(Prière de la fête de Pierre Fourier et Alix Le Clerc.)

LES PREMIÈRES RELIGIEUSES DE LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME

Ce n'est qu'un cœur, et qu'une âme en Dieu, et selon Dieu, de toutes les Religieuses du présent Institut, et Congrégation de la Vierge Marie : elles ont toutes unanimement un même désir, un même soin, même ferveur et diligence, et même façon de procéder en leur dévotion et de se gouverner. L'intention d'elles toutes est de rendre leur vie la plus sainte, la plus fructueuse, la plus utile au public, et la plus agréable à Dieu qu'il leur sera possible (préface des Constitutions des religieuses de la Congrégation Notre-Dame, 1640).

En cette fin du xvi^e siècle, en Lorraine, la vie religieuse dans beaucoup d'abbayes et de couvents est en décadence. Quant à l'instruction, elle est réservée aux garçons. Pierre Fourier pense alors à une réforme de la vie consacrée et à l'éducation des petites filles, pendant que Dieu inspire Alix par

des images qui lui font prendre conscience du travail à faire : elle se voyait avec un grand râteau rassembler, sur l'aire des granges, de petites pailles dédaignées par les moissonneurs. La signification de cela, c'est l'enfance ignorante et méprisée qu'il faut instruire et éduquer, un grand souci de Pierre Fourier.

Quand Alix lui confie son désir de faire « une maison nouvelle pour y faire tout le bien possible » et demande au Bon Père de la laisser se déterminer sur cela, il ne le veut point. Alix voulait-elle fonder une nouvelle congrégation religieuse éducatrice ? Pierre Fourier lui « remontrait la difficulté de trouver des filles qui eussent ce qu'il faudrait pour prendre cette nouvelle vocation, et beaucoup d'autres raisons là-dessus ». Mais Alix reste convaincue que « tout était possible à Dieu s'Il le voulait ». Et voilà « qu'en moins de six semaines, trois filles, l'une après l'autre, me vinrent trouver, me découvrant le désir qu'elles avaient conçu promptement d'être religieuses et de venir avec moi » (*Relation*, 15).

Elles vont trouver Pierre Fourier pour faire une confession générale. Elles auraient voulu vivre ensemble et mettre tout en commun, mais ce n'est pas encore possible. Elles continuent donc de rester chacune dans la maison de leurs parents.

Le changement de vie d'Alix provoque des chuchotements désapprobateurs de la part des gens du village ; ses parents exaspérés se décident à l'envoyer chez les sœurs non cloîtrées, hospitalières de Sainte-Élisabeth

vivant sous la Règle de saint François. Pierre Fourier lui conseille d'obéir à ses parents. « Je leur dis bien que ce n'était pas là ma vocation et que je n'avais aucune intention d'y demeurer. Toutefois la curiosité de voir ce qu'on y faisait m'aida à porter cet ennui » (*Relation*, 16). Mais Alix ne trouva là ni l'ordre ni les bons exemples, mais beaucoup de sujets de distractions... elle passa des nuits en prière et demanda au Bon Père de pouvoir retourner en famille, ce que sa divine Providence permit aussitôt.

Alors qu'Alix et ses quatre compagnes demeuraient « au logis de leurs parents », Pierre Fourier les initia à une vie spirituelle et apostolique :

Sachez que l'amour de Dieu consiste à faire ce que Dieu commande, conseille et inspire, et ce qu'on lui a promis et que tout cela se rapporte à trois points, à savoir : son honneur, votre salut et votre perfection, ainsi que l'aide au prochain.

Exercez-vous à pratiquer les vertus solides et parfaites. Ayez un très grand soin de l'instruction des filles et de l'aide au prochain.

Il leur confia aussi le service des pauvres et le soin de l'église paroissiale.

Pendant plusieurs jours, Pierre Fourier les met en retraite, à l'issue de laquelle il veut que chacune s'exprime, par vote secret, sur les questions suivantes : Était-elle résolue à ne pas se marier? Voudrait-elle

se consacrer à Dieu en demeurant dans sa famille? Voudrait-elle entrer en quelque ordre religieux déjà établi? Persistait-elle à vouloir bâtir une nouvelle vie religieuse?

Les réponses sont unanimes et manifestent une unité de vue et un même désir chez les cinq jeunes filles.

La nuit de Noël 1597, Pierre Fourier présente à ses paroissiens Alix et ses quatre compagnes qui veulent se consacrer à Dieu : en ce jour naît la Congrégation Notre-Dame.

Leur principale activité est d'être maîtresses d'école, assurant l'instruction gratuite des filles. Pour mieux exercer cette activité, elles seront congrégées, c'est-à-dire qu'elles vivront ensemble en congrégation.

Mais cette *nouvelle maison* conduit Pierre Fourier à tenter de concilier l'inconciliable : la clôture qu'exige la vie religieuse à l'époque, et l'enseignement. En bon canoniste, il prévoit les difficultés d'une telle création. La réponse lui vient dans la prière. Dans la nuit du 20 janvier 1598, Pierre Fourier demande à Dieu de lui montrer sa volonté. L'Esprit Saint l'inonde de certitude et de force, de manière si totale que rien ne pourra le détourner de son but : *dresser des écoles publiques* où des religieuses instruiront gratuitement les petites filles. L'inspiration première d'Alix Le Clerc visant à faire tout le bien possible se réalise. Le doigt de Dieu est là.

Si après avoir bien prié Dieu, communiqué et fait des pénitences à l'intention de ce saint ouvrage, vous trouverez qu'il soit expédient pour le bien du service de Dieu et des âmes rachetées de son précieux sang, et pour l'avancement de votre Congrégation, de courir ainsi courageusement à la conquête des âmes jusqu'à la grande mer océane, concluez, courez, trafiquez... (lettre aux religieuses de Chalons, 31 janvier 1626).

Quinze ans plus tard seulement, on sut un peu ce qui s'était passé cette nuit où il avait vu, comme dans un grand panoramique, l'avenir de ce premier groupe de cinq jeunes filles. Béni soit Dieu! répétait-il. Il disait aux sœurs : *Il ne faudra pas oublier le 20 janvier... pour mieux fêter ce jour vous mangerez une bonne galette au repas et vos écolières aussi.*

Dans *Du primitif et légitime esprit de l'Institut des filles de la Congrégation de Notre-Dame*, Pierre Fourier écrit :

Le primitif et légitime esprit de l'institut des filles de la Congrégation de Notre-Dame, qu'elles se sont résolues d'embrasser dès la naissance de leurs dévotions présentes, et de toujours le soigneusement conserver et nourrir, moyennant la grâce de Dieu, est d'imiter, tout au plus près qu'elles pourront, leur très sainte et très sage, et très puissante Mère, la bienheureuse Vierge Marie, mère de Notre-Seigneur

Jésus Christ [...] de pratiquer, tant en leur communauté que chacune en son particulier, tout ce qu'elles pourront connaître de plus méritoire, et de plus saint, et de plus agréable à Dieu [...] et de procurer par des filles, pour l'honneur et gloire de Dieu et pour l'assurance de leur salut et leur perfection plus grande, et pour la consolation et l'aide du prochain.

LA PREMIÈRE ÉCOLE GRATUITE POUR LES FILLES À POUSSAY

Il importe merveilleusement de bien commencer un ouvrage de si grande conséquence que celui-là. Gagner une seule âme hé! Jésus, combien en gagnerez-vous, moyennant Dieu dans une de vos écoles, est plus que de créer un monde... Pour vous y aider [...] je désire et souhaite toute chance, tout bonheur et bénédiction de Dieu, et une belle et longue suite de plusieurs centaines, ou de milliers d'années de persévérance et de prospérité, et spirituelle et temporelle (lettre aux religieuses de Mirecourt, 22 septembre 1619).

Pour Alix et ses compagnes, la vocation apostolique était un choix évident : le zèle de l'instruction est leur vocation. Pierre Fourier leur exposa sa pensée et leur demanda d'examiner si elles étaient d'avis d'adopter pour but essentiel l'enseignement gratuit de la jeunesse. Pour être éducatrice, il faut

tâcher de bien vivre et d'être un miroir parfait de toutes les vertus et accepter que Dieu soit le seul salaire. C'est avec enthousiasme qu'elles s'accordèrent à déclarer qu'elles persévéraient dans leur résolution de fonder une « maison nouvelle » pour instruire les petites filles.

Pierre Fourier et Alix portaient sur les enfants un regard émerveillé, tant pour leur spontanéité que pour leur grâce baptismale, qu'il fallait les aider à maintenir tout au long de leur vie.

Deux nobles dames de l'abbaye de Poussay, Mmes de Fresnel et d'Apremont, qui suivaient la direction spirituelle de Pierre Fourier, étaient au courant de la vocation d'Alix. Mme de Fresnel proposait de mettre à sa disposition une modeste habitation de domestique sur la colline de Poussay, au-delà de Mirecourt. C'est là que les « Filles de la bienheureuse Vierge Marie » installèrent leur première école gratuite pour les filles du village. Elles y demeurèrent seulement un an, parce que Mme l'Abbesse et les anciennes dames conçurent du mécontentement contre elles, disant que leurs jeunes dames, à l'imitation d'Alix et de ses compagnes, s'adonnaient trop à la dévotion. Pour éviter ces plaintes, Mme d'Apremont leur acheta une maison à Mattaincourt, la fit meubler : cela permit au groupe d'être près du Bon Père, comme elles l'avaient tant désiré.

Pierre Fourier, en admirable pédagogue, les aida à se préparer à la rentrée des classes. Alix accueille

les enfants qui viennent en classe, disant en son cœur : « Petites âmes sans pareilles, toutes vermeilles du sang de Jésus Christ, je vous aime tant que rien plus. »

Dans une lettre du 14 août 1605 aux religieuses de Saint-Nicolas, Pierre Fourier redonne des consignes qu'il avait sans doute prodiguées aux maîtresses de Poussay :

Que notre sœur Jeanne prépare de bonnes plumes bien taillées, un bon canivet [petit canif], une règle à régler pour les exemples, et de la bonne encre pour elle, car cela donne lustre à l'écriture. Surtout, enseignez le catéchisme et la piété aux filles; montrez-leur à se confesser proprement, dire le Bénédicité et les grâces en la maison, l'obéissance et le respect aux pères et mères; et commencez votre école par ces points, et leur faites une exhortation le premier jour, par laquelle vous protesterez que vous ne voulez point entretenir ni montrer des mauvaises filles (et que partant elles s'amendent et quittent leurs mauvaises accoutumances), et que votre dessein principal est de les enseigner à être bien sages, à gagner le ciel et devenir des saintes...

Pierre Fourier leur rappelait de *ne pas oublier la pitance de cerises au goûter*. Il insistait sur la joie pour la jeunesse. Comme le soleil pour la fleur, cela aide à grandir et à pousser droit! Il leur disait encore :

Gagner une seule âme, c'est plus que créer un monde et combien avec l'aide de Dieu, en gagnerez-vous dans une seule de vos écoles! Saint Jérôme, tout vieillard et chenu qu'il était, grand Docteur de l'Église, continuellement affairé à répondre aux questions qu'on lui envoyait de tous les côtés de la chrétienté, vous porte envie; il se veut mêler d'instruire les petites filles, et employer une partie de son temps à balbutier A, B, C, D, Pater noster, avec une petite mignonne demoiselle qui se nomme Paula...

Ce que vous faites, c'est l'ouvrage de Dieu et de la bienheureuse Vierge Marie (lettre aux religieuses de Mirecourt, 22 septembre 1619).

Pierre Fourier voulait que la jeunesse chante! Il suggérait aux sœurs de mettre en musique des psaumes de David, en langue du pays :

Trouveriez-vous bon que, pour empêcher les filles de chanter des chansons vaines, ridicules et déshonnêtes, avec le temps vous fissiez chanter à vos écolières, par toute votre Congrégation, des psaumes de David sur quelque bel air? Je crois que cela servirait à tout le peuple, et que ces fillettes, étant devenues grandes et mères de famille, les apprendraient à leurs enfants et servantes, et en tireraient toutes de grandes instructions et de belles considérations et consolations. Il y a bien longtemps que j'ai ce désir en l'esprit, de les ouïr chanter à Mattaincourt devant leur porte en été, en filant leur laine, et en

hiver, le soir dans leurs poêles chauds, et en tout temps au lavoir en dégraissant leurs draps au lieu de dire du mal d'autrui, des propos vilains, et des contes pleins de moqueries, d'impertinences et de misères. Il me semble qu'infailiblement un chant dévot, plaisant et agréable, sur des paroles d'Écriture Sainte comme les Psaumes et cantiques, apporterait un grandissime profit à la jeunesse et encore à des personnes âgées (lettre aux religieuses de Chalons, novembre 1625).

Si une élève de la religion protestante se trouvait parmi les autres, voici les recommandations de Pierre Fourier que nous retrouverons dans la lettre aux sœurs de Metz datée du 26 février 1624 :

Traitez-la doucement et charitablement, ne permettez pas que les autres la molestent ou lui fassent quelque reproche ou fâcherie; ne la sollicitez ouvertement à quitter son erreur, et ne lui parlez directement contre sa religion...

Pierre Fourier demandait aux sœurs de lui partager leurs expériences pédagogiques et aussi de se les communiquer entre elles.

Mon Dieu, je vous supplie de nous faire la grâce que jamais, en notre Congrégation, on ne reçoive personne qui n'ait toutes les qualités exigées par nos saintes Constitutions...

*et que les maisons qui y sont établies
flourissent toujours et ne manquent jamais
d'un grand nombre d'enfants, ainsi que
de maîtresses suffisamment instruites pour les bien
élever.*

(Prière recommandée par Pierre Fourier aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame.)

LA PÉDAGOGIE DE PIERRE FOURIER

Ces vierges consacrées tâcheront en leurs écoles, d'instiller par divers moyens, tout doucement et familièrement, et assidûment, avec charité, prudence et dextérité dans les jeunes âmes la crainte de Dieu et son amour, et tous les devoirs en particulier d'une bonne chrétienne...

Outre tout cela, on les y enseigne à lire, à écrire et calculer par jets et par la plume, et à faire de diverses sortes d'ouvrages manuels honnêtes et propres à des filles, et suffisants pour en gagner leur vie [...] et qui plus est, aider encore par leurs petits travaux à l'entretien de leurs pères et mères [...] (exhortation de Pierre Fourier aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame).

Pierre Fourier et Alix Le Clerc étaient convaincus que le but premier de la Congrégation des filles de la bienheureuse Vierge Marie était l'éducation :

les petites filles d'aujourd'hui étant les mères et les citoyennes de demain, l'école doit être une préparation à la vie familiale et sociale. L'éducation chrétienne ne sera pas un privilège, elle sera gratuite et accessible à toutes.

Dans la troisième partie des *Constitutions* de 1640, Pierre Fourier donne des conseils pour l'instruction des filles séculières :

Les Religieuses de cette Congrégation tâcheront de montrer à leurs petites écolières, tout ce que l'on trouvera qui se puisse, avec bienséance, s'apprendre et se pratiquer par des filles du monde, pour plaire à Dieu, et à leurs Pères et Mères, et autres de leur appartenance, à s'exercer au saint amour de Dieu et en la dilection sincère du prochain, à se gouverner saintement parmi les richesses et grandeurs de la terre, comme dans la pauvreté et le mépris et la nécessité, à ce qui concerne la vie présente et à l'heureuse éternité [...].

Que leurs petites écolières soient fidèlement instruites, exercées et avancées en toutes choses bonnes...

Quant aux moyens d'atteindre ce but, ils pourront changer selon les besoins du moment et du contexte. Pierre Fourier engage les religieuses à ne pas rester sur un moyen pédagogique mais à *s'ouvrir à tous autres meilleurs qu'il plairait au Saint-Esprit encore à l'avenir, inspirer de sa grâce à leur communauté.*

Toute sa pédagogie est imprégnée de sa longue expérience spirituelle, de son sens profond de l'homme et de la complexité des relations humaines.

Comment doivent être les maîtresses d'école? Elles seront *saines de corps et d'esprit, de bonne complexion, de bon courage, de bonne volonté, remplies d'un grand zèle pour supporter la fatigue de ce saint service... Qu'elles aient de l'adresse, de la prudence et de l'esprit beaucoup, et de l'esprit de Dieu*. L'éducation étant une œuvre communautaire, il est prévu qu'elles *s'entretiendront souvent dans des conférences des inventions que l'on pourrait trouver pour les faire avancer*.

Il nous faut employer à la recherche des moyens qui nous pourront aider et au ciel et en terre à bien cultiver cette place qui semble petite en apparence, mais qui est de grand revenu : car ces petites plantes deviendront de grands arbres et fructifient à foison; [...] qu'en un siècle si dépravé, tout ce petit peuple qui passera par nos écoles, par nos catéchismes, par nos confessionnaux, étant parvenu en âge, serve fidèlement Dieu son Créateur chacun selon sa portée et sa vocation.

Adressant la parole aux enfants [...] leur enseigner la science des saints, le métier, la pratique des saints, le moyen de vivre saintement. [...] Que leurs maisons seront des maisons toutes saintes, qu'en elles Dieu sera toujours présent, propice et favorable, parce qu'il y sera servi, honoré, aimé, obéi, respecté, contenté, etc.

Au catéchisme, on fera répéter à ces petites gens, toutes les fois qu'ils s'assembleront pour le catéchisme, les quatre points desquels ils sont obligés à leurs pères et mères à savoir : 1. l'amour, l'affection, la bienveillance toute grande, 2. le respect, 3. l'obéissance, 4. le secours. Et l'on tâchera par tout moyen de leur faire entendre par le menu en quoi consistent ces quatre points, et les tellement imprimer en leurs tendres esprits que jamais ils ne puissent les oublier (lettre au père Manceau, 12 novembre 1627).

Pour faciliter l'enseignement d'un groupe, Pierre Fourier inventa le tableau noir. Il préconisait la méthode de l'enseignement simultané, une grande innovation pour l'époque. En groupant les élèves en trois classes, il favorisait l'émulation.

En la première seront les écolières qui lisent les registres et autres papiers et lettres écrites à la main. En la deuxième celles qui apprennent à lire ès livres imprimés et y sont déjà quelque peu avancées. En la troisième, les petites abécédaires qui commencent à connaître leurs lettres, et à conjoindre les syllabes ensemble et prononcer les mots.

Surtout, enseignez le catéchisme!

Que vos petites écolières soient bien instruites en la grâce de Dieu [...] montrez-leur à se confesser [...] à prier avant et après les repas [...] enseignez l'obéissance à père et mère et le respect!

Élevez-les pour une terre suivie du ciel!

Le plus frappant est le caractère pratique de l'enseignement. Ainsi, les prières doivent être apprises et récitées non point comme une leçon mais *par forme de prières, en parlant à Dieu, à la bienheureuse Vierge Marie*. Pour la langue, *on tâchera de les apprendre à parler et prononcer le langage du pays, usité par les gens honorables et les mieux entendus; sans néanmoins y apporter point d'affectation, ni d'ostentation*.

Comme sujets de devoir, les maîtresses choisiront des sujets utiles comme rédiger une facture, écrire la liste des achats, envoyer à leurs compagnes des lettres d'encouragement, de remerciement, de consolation...

En ce qui concerne le travail manuel, on leur apprendra *des petites choses qui peuvent par après leur servir, comme recoudre leurs vêtements [...] faire quelques ouvrages en linge qui sont plus nécessaires en une maison*.

Pierre Fourier ajoutait au programme le chant pour sa valeur éducative.

Il accordait de l'importance à l'hygiène, à la propreté et à l'ordre, et demandait de veiller avec *un grand soin* à la santé des élèves pensionnaires, à la propreté de leur corps, à leur nourriture et à leur temps de sommeil.

La Mère Préfète aura un grand soin de leur santé, elle prendra garde qu'elles ne fassent de grandes veillées, ni de longues méditations, ni de prières vocales

trop prolixes, ni d'exercices trop violents qui puissent les incommoder...

Il conseillait aux maîtresses de respecter la religion des enfants – catholiques et protestantes.

Pierre Fourier demandait aux religieuses de le tenir au courant de leurs méthodes pédagogiques, de lui envoyer régulièrement de petits rapports et de tout faire, pour *que les écolières vivent joyeuses et bien contentes.*

Je voudrais vous demander une chose qui n'est pas de petite importance et laquelle je désire maintenant recouvrer. C'est de savoir quelle méthode vous tenez à instruire vos écolières externes et pensionnaires. Je vous prie m'en dresser un petit traité par petits chapitres : ce que vous faites pour la piété, catéchismes, prières, saints sacrements, etc. pour la lecture, l'orthographe, etc. pour les mœurs et modestie, etc. l'ordre du temps et des heures que vous y tenez, etc. Tout cela servira en plusieurs endroits et toujours à la gloire de Dieu (lettre aux religieuses de Verdun, 24 septembre 1634).

SON EXIL À GRAY

Toutes les choses humaines sont plus vaines que l'ombre, et plus trompeuses que les songes. Il n'y a rien d'assuré dans la santé, ni dans les biens terriens, ni dans les délices, ni dans les plus grandes grandeurs...

Mais quand craintes et dangers viennent, il faut se résoudre de les recevoir et remercier Dieu avec humilité, et lui dire avec dévotion : Fiat voluntas tua... (lettre à son neveu François Borlier, 14 mai 1636).

Vers la fin de sa vie, Pierre Fourier fut témoin de douloureux événements. Il avait pressenti que la Lorraine deviendrait un immense champ de bataille, entraînant catastrophes et misères. Les calamités qu'il avait jadis prédites se mirent à tomber nombreuses : ses paroissiens mouraient à moitié de faim, la peste sévissait. Pierre Fourier fit prendre des

mesures énergiques, rédigea un cahier de précautions à prendre et ordonna au maire d'être sévère pour les faire appliquer.

Étant donné son influence sur le duc de Lorraine, Charles IV, Pierre Fourier l'avait conseillé plusieurs fois. Par ses agents secrets, Richelieu voulut empêcher cette influence. La sécurité de Pierre Fourier était menacée; pendant plusieurs mois, il dut se cacher, il circula encore un peu, à la dérobée, pour conseiller les uns, encourager les autres. Lorsqu'il se rendit compte qu'il compromettait ceux qui l'abritaient, il prit la décision de s'exiler dans une province voisine qui appartenait au roi d'Espagne.

Le 12 avril 1636, avec quatorze religieuses de Mirecourt et le père Terrel, Pierre Fourier part en Franche-Comté pour y mener une vie de réfugié. La ville de Gray lui donna l'hospitalité, mais il n'accepta pour lui qu'un modeste réduit, situé en haut d'une tour carrée qui occupe le fond de la cour principale. À partir de l'avant-dernier étage, on accède à cette pièce par un escalier tournant qui permet de s'isoler complètement. Il y a là tout juste la place de dresser un lit et une table. C'est là qu'il va vivre les quatre dernières années de sa vie.

À 71 ans, il se remit courageusement au travail et fit la classe à de jeunes garçons pour gagner son pain. Il rendait service à tous, visitait les familles, les consolait, confessait.

On le vit, disent les témoins, entrer dans les taudis, descendre dans les caves où gisaient de

« pauvres abandonnés » pour les confesser et les consoler « avec beaucoup d'affection ».

Les courriers l'accablent de mauvaises nouvelles : sa paroisse est pillée, ses écoles sont fermées, ses religieux décimés, les deuils se multiplient. Aux religieuses de Saint-Mihiel, il écrit le 19 octobre 1637 :

Vous plaignez la grande pauvreté qui règne maintenant partout : vous avez raison de la plaindre et d'en pleurer bien fort. Elle est grande et si notre bon Seigneur, par sa sainte miséricorde, ne prend pitié de nous, elle est en état de croître tous les jours...

La Congrégation des chanoines réguliers de Notre-Sauveur est dans une situation désespérée. Plusieurs de ses membres ont dû se réfugier en Suisse pour y gagner de quoi subsister, comme les pères Étienne et François, qui *sont en l'abbaye de Saint-Maurice au même pays, où ils tâchent de gagner leur pauvre pain à la sueur de leurs voix, et de leurs yeux, et quelquefois encore de leurs mains, dans les ouvrages d'une sacristie et autres de parmi la maison.*

De loin, il continue de les diriger avec sollicitude, s'intéressant à chaque monastère, à chaque religieux en particulier, passant ses jours et ses nuits à écrire de longues directives à ceux qui le remplacent. Avec réalisme, il dépeint la situation lamentable engendrée par la guerre. La Congrégation tremble et

menace de s'écrouler. Le 1^{er} août 1637, il écrit au père Marez :

Je pense m'imaginer que la Congrégation de Notre-Sauveur tremble, qu'elle croule, qu'elle penche, et nous menace fort. Jésus! Maria! Elle s'en va tomber si vite, vous n'y mettez la main. Il n'y a presque point de spirituel, j'entends de celui qui se doit trouver et nourrir dans les religions.

Le temporel est extrêmement malade, tout affaibli, tout maigre, tout pâle et tout mortifié. Il a de grandes dettes et rien pour les payer, point d'argent, point de blé, point de provisions pour la cuisine et point d'étoffe pour les habits.

Mais la ruine matérielle de sa congrégation l'affecte moins que les signes de décadence morale.

C'est notre devoir de conformer en toutes choses notre volonté à celle de Dieu qui ne fait et ne permet qu'aucune affliction ni autres choses quelconques nous arrive, que ce ne soit occasion pour notre plus grand bien. Il nous faut prendre toutes choses en gré et l'en remercier et persévérer au reste jusqu'à la fin à l'honorer, obéir et servir, chacun selon notre profession (lettre à Mme Anne Martin, Gray, 31 août 1640).

Moins cruellement frappées que la Congrégation de Notre-Sauveur, les sœurs de Notre-Dame

subissent pourtant les durs effets de la guerre. Pierre Fourier remercie le père Maretz d'avoir secouru les sœurs de Lunéville, menacées de *mourir de faim et de nécessité*.

À Mirecourt *il n'y a tantôt plus de pain*; à Châtel, les sœurs, *pressées de disette à toute extrémité, s'en sont allées mendier leur pauvre vie dans un autre pays*.

Dans sa lettre du 19 octobre 1637 aux religieuses de Saint-Mihiel, Pierre Fourier écrit :

Ô mes chères Sœurs, préparons-nous dès maintenant à toutes sortes de malaises et d'incommodités, et regardons continuellement le ciel et la demeure que nous y prétendons tous, et son éternité.

Devant une telle catastrophe, Pierre Fourier tient fermement *la patience en main*, attendant avec confiance les secours que Dieu réserve pour l'avenir. Avec la même énergie, il écrit deux mois avant sa mort : *Il faut faire tout ce que nous pourrons de notre côté sans y rien épargner de nos petits travaux, en remettant le succès à notre doux Sauveur*.

Dans le silence de la nuit, il rédige les *Constitutions* des sœurs de la Congrégation Notre-Dame.

Aux sœurs de Saint-Mihiel il envoie le message suivant :

Tous les soirs, environ les 9 heures, je prends en main une belle image de Notre-Dame, et je me

*tourne du côté du monde où vous êtes et faisant le
signe de la croix avec cette image, je dis : « Que la
Vierge Marie et son pieux Enfant vous bénissent. »
Répondez vous aussi environ les 9 heures : Amen!*

LES CONSTITUTIONS
DES RELIGIEUSES
DE LA CONGRÉGATION
NOTRE-DAME, 1640

Soyez parfaites : étudiez-vous à la perfection qui consiste en l'amour de Dieu et celui du prochain bien réglé; déracinez de vos âmes la cupidité de toutes les choses humaines caduques... en servant votre Dieu. Accordez-vous, que ce ne soit qu'une même opinion et qu'un cœur et qu'une âme de vous toutes. Ayez la paix chez vous et le Dieu de paix et de dilection sera avec vous (lettre aux religieuses de Bar, 7 juillet 1630).

Dès 1598, Pierre Fourier a rédigé un Règlement provisionnel pour les Filles de la bienheureuse Vierge Marie :

La première et principale partie de notre but et par le moyen de laquelle nous espérons procurer que Dieu soit honoré et bien servi de plusieurs, et que nous soyons toutes enrichies et avancées en mérites

et perfection et le prochain bien aidé de nos petits labeurs, est de dresser des écoles publiques et y enseigner gratuitement les filles à bien écrire, à besogner de l'aiguille et l'instruction chrétienne, en tâchant selon leur portée et la nôtre, de leur faire entendre le catéchisme et les initiant à la piété et dévotion et surtout à bien obéir à leurs pères et mères, à fréquenter les sacrements de confession et de la très sainte Eucharistie, à examiner leur conscience, à fuir toute sorte de vices et péchés, et embrasser la vertu selon l'état, âge et capacité de chacune d'elles.

En fonction de ce but, la meilleure, la plus assurée et plus honnête forme de vie est celle-ci :

Par des Filles congrégées, tâchant à bien vivre, montrant la piété et autres choses qui de soi puissent apporter quelque profit temporel à celles qui les apprennent.

Les *Constitutions* de 1640 expriment, dans les chapitres fondamentaux, la spiritualité de la Congrégation vécue dans une vie apostolique. Elles sont d'abord une longue méditation sur la *suite du Christ*, fondée sur la parole de Marie : « Faites tout ce qu'il vous dira. » L'accent est mis sur le fait de vivre ensemble l'attitude d'écoute et de docilité à l'Esprit, de charité et d'humilité : l'inspiration augustiniennne est bien marquée. C'est une spiritualité d'éducatrices.

À la suite de Paul, auquel Pierre Fourier se réfère continuellement, il est l'apôtre de Jésus Christ. Pour lui, Jésus est d'abord le Sauveur. La mission du Fils « très doux, très grand, très obéissant et très humble » se prolonge par celle des apôtres. La manière dont Pierre Fourier conçoit l'imitation du Christ est liée à l'accent mis sur le réalisme de l'Incarnation. C'est ce que les sœurs trouvent dans la sixième partie des *Constitutions* de 1640 :

Tout leur soin est de suivre Notre-Seigneur partout où il va et l'imiter autant qu'elles pourront et sachant que toutes ses actions et toutes ses paroles lorsqu'Il était visiblement conversant en ce monde leur sont données [...] pour leur servir d'exemplaire céleste sur lequel elles devront former et ajuster les leurs, elles examineront de tout près tout ce qu'elles auront pu apprendre qu'Il y a fait et dit et ce qu'Il y a enseigné, honoré, recommandé, conseillé, embrassé, pratiqué comme la pauvreté, les travaux, la faim, la soif, le zèle des âmes, le désir insatiable de faire en toutes choses la volonté de Dieu; et aussi ce qu'il a méprisé pour son particulier comme la gloire du monde et l'estime, et la grandeur, les richesses terriennes, les délices et les aises...

Pour ses deux Congrégations – les Chanoines réguliers et les Filles de la bienheureuse Vierge Marie –, Pierre Fourier a désiré la vie religieuse augustinienne centrée sur l'amour de Dieu et

du prochain, la recherche de Dieu et la suite du Christ vécus ensemble comme l'exprime la Règle de saint Augustin : « Que pour vous, tout soit en commun... C'est ainsi que vous lisez aux Actes des apôtres : Pour eux tout était en commun, et l'on distribuait à chacun selon son besoin (Ac 4,32-35). »

Il y voit le modèle de la vie apostolique dans les deux sens du terme : vie des Apôtres avec Jésus et participation à sa mission. C'est une vie en commun dans la communion fraternelle, dans le partage des dons de l'Esprit et dans celui des biens matériels, ce dernier commandé par l'attention aux personnes et la diversité des besoins.

Oui il est bon, il est doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis!

C'est là que le Seigneur envoie la bénédiction,
la vie pour toujours
(Ps 132,1-3).

Pierre Fourier énonce clairement le devoir des sœurs de la Congrégation envers la bienheureuse Vierge Marie, leur très digne et très aimable Mère, qui nous dit de faire ce que son Fils veut. Au chapitre 11 de la deuxième partie des *Constitutions* de 1640, nous lisons :

Elles l'ont déjà choisie pour leur Mère et Maîtresse et Patronne, fondées en partie sur la ferme croyance qu'elles ont toujours eue, que c'est elle-même qui a

conçu, enfanté, élevé et nourri leur congrégation, et qui la nourrira encore à l'avenir, et la maintiendra, et défendra puissamment, et la consolera en ses nécessités, en partie aussi sur la résolution qu'elles ont unanimement prise dès le commencement de leurs premières dévotions, de toujours choisir en toutes choses ce qu'elles connaîtront être le plus parfait, le plus digne et le plus agréable à Dieu, en tant qu'elles pourront.

Les mots : « Faites tout ce qu'il vous dira » (Jn 2,5) sont dits dès les premières lignes de la préface des *Constitutions*.

Il est à noter que Pierre Fourier n'a pas rédigé les *Constitutions* de 1640 dans sa retraite solitaire. Au contraire, dans la mesure du possible, il associe les sœurs à leur rédaction, avec une grande inspiration scripturaire et patristique. Dès la préface, le but et la principale intention de la Congrégation consistent à préciser que les religieuses doivent *être un cœur, une âme en Dieu. Elles ont toutes unanimement un même désir, un même soin, même ferveur et diligence, même façon de procéder en leur dévotion et de se gouverner.*

Les termes employés, *volontiers, de plein gré*, évoquent la vie dans l'Esprit de liberté dans la charité. Les religieuses de Notre-Dame auront *une toute grande et toute spéciale dévotion au Saint-Esprit leur Directeur et Sanctificateur* (*Constitutions*, 1640, septième partie). Dans un de ses entretiens, Pierre Fourier les invite à être merveilleusement dévotes au

Saint-Esprit, lequel ne repose qu'en ceux qui sont paisibles, humbles et doux. Il est l'Esprit de liesse et de lumière, qui enseigne comment plaire à Dieu et discerner sa volonté.

Les sœurs mènent une *vie agréable à Dieu, vie heureuse, et vie qui est véritablement vie qui ne prend jamais fin*. La communauté est un seul corps animé par l'Esprit du Christ et la charité mutuelle, qui s'enracine dans la vie trinitaire. La dernière phrase du chapitre sur la charité mutuelle a, comme l'ensemble du texte, un accent très augustinien :

Dans l'observance exacte de tous les documents susdits, et de ceux que le Saint-Esprit leur inspirera sur le même sujet, elles conserveront perpétuellement entre elles ce céleste trésor, et profiteront de toute sorte de biens : et verront combien désirable, et précieuse, et utile est la concorde fondée en Dieu : et que c'est chose très bonne, très douce, et très plaisante, que des sœurs habitent ensemble parfaitement unies : et sentiront par expérience, à leur indicible contentement, et consolation, que c'est en ces lieux-là, où Notre-Seigneur envoie en abondance les bénédictions du ciel et de la terre, et vie à toujours, mais, vie de paix, vie de Religieuses, vie agréable à Dieu, vie heureuse, et vie qui est véritablement vie, qui ne prend jamais fin (Constitutions, 1640, deuxième partie, chapitre 7).

La conception de l'autorité est en harmonie avec cet esprit :

C'est Dieu qui bâtit le Monastère, c'est Dieu qui le garde et gouverne, le maintient, le défend [...]. Mais il veut que les Religieuses, qu'il y a appelées, lui soient en tout cela comme coadjutrices... (Constitutions, 1640, quatrième partie).

LA MORT DE SAINT PIERRE FOURIER

Il faut bien avoir de la patience et attendre doucement la volonté de Dieu qui sait bien faire toutes choses, chacune en sa saison (lettre aux religieuses de Chalons, 9 avril 1626).

Voilà quatre ans que Pierre Fourier vit en terre d'exil, sans perdre *une seule gouttelette de temps à escient*. Il travaille à la rédaction des *Constitutions* pour la Congrégation des filles de la bienheureuse Vierge Marie. Pour lui, la mort est l'aboutissement de la Vie en Dieu, qu'il faut accueillir avec sérénité.

Il précise le devoir des filles de la Vierge vis-à-vis de celles qui sont passées de la mort à la Vie :

La charité parfaite qui règne entre toutes les filles de Notre-Dame, des unes envers les autres, ne se perd pas à la mort, et ne se diminue, ni aussi le saint

amour de Dieu et de sa digne Mère, qui possède leur cœur [...].

Dès aussitôt à la mort précieuse de quelqu'une d'entre elles [...] elles offriront à Dieu tout promptement à son intention des sacrifices, des prières, et des autres pieux exercices possibles.

Au décès d'une Religieuse, incontinent on enverra la recommander aux saintes prières des Religieux et Religieuses, et d'autres pieux Ecclésiastiques et plus dévots amis que le monastère peut avoir en la ville. Et on en avertira toutes les écolières (Constitutions, 1640, deuxième partie, chapitre 23).

Pierre Fourier écrit surtout la nuit, tant ses occupations l'absorbent le jour. Une nuit, accablé de fatigue, il s'endort, sa chandelle se renverse et met le feu aux papiers disposés sur la table. Tous sont consumés, excepté son bréviaire et le manuscrit des Constitutions. N'est-ce pas là un signe que Dieu lui envoie ?

Malgré cet écrasant labeur, il consacre son temps aux Graylois qui, attirés par sa sainteté, recherchent sa direction spirituelle, il les accueille tous avec le même visage toujours *joyeux et bon*. Il gagne son pain en enseignant des petits garçons et en se donnant à d'autres activités pastorales... Son mode de vie devient de plus en plus austère. Même malade, il n'accepte ni chauffage ni lit confortable. Un seul plat de légumes remplace tous ses repas. Les Graylois ne s'y trompent pas, ils le tiennent pour un

saint, avec sa soutane rapiécée, ses chaussures usées. Ils se pressent sur son passage, l'épient tandis qu'il célèbre la messe et l'on assure qu'il est ravi en extase.

Apprenant la mort de la supérieure de Bar, dans sa lettre du 7 mars 1639, il écrit à cette communauté :

Cessez de la pleurer...

Elle est vivante et véritablement vivante et bienheureuse au ciel, elle est une des vierges qui suivent leur cher Époux partout : ne pleurez pas son bonheur...

Elle vous aime toujours uniquement et million de fois plus tendrement et plus parfaitement que jadis en ce monde. Elle a toujours un tout grand soin de vous aider en vos nécessités et le peut beaucoup plus efficacement et plus puissamment depuis qu'elle est revêtue de la robe de gloire...

Notre Seigneur a jugé qu'elle avait demeuré dans votre monastère autant de temps qu'il était nécessaire et pour elle et pour vous.

Notre devoir est d'adorer les volontés de Dieu en cela et le remercier avec humilité.

Le 12 octobre 1640, un accès de fièvre le saisit. Il met la dernière main aux *Constitutions* et rédige encore quelques lettres. Puis il doit s'aliter car son état s'aggrave.

Le 9 décembre, il remet au père George le manuscrit des *Constitutions*, avec mission de le transmettre aux sœurs de Notre-Dame. Le soir, il a encore

la force de confier aux pères du collège six « beaux avis » pour les Chanoines de Notre-Sauveur :

Le premier : vivre en grande charité et nous maintenir dans une étroite union malgré tous les efforts du monde et de l'enfer.

Le second : nous humilier de cœur, d'esprit et d'effet, et arrêter tous nos soins à cette vertu.

Le troisième : procéder entre nous avec une grande franchise et cordialité, bannissant les souplesses, duplicités et surprises comme des monstres horribles, des pestes de la conversation humaine et comme le poison de toutes les vertus.

Le quatrième : quitter nos intérêts pour ceux de la communauté et ne jamais chercher notre avancement au détriment du public ou de quelque particulier.

Le cinquième : faire tout avec conseil.

Le sixième : recourir à l'oraison à la moindre de nos entreprises.

Vers 10 heures, il reçoit les derniers sacrements.

« Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole » (Lc 2,29).

Après de grandes angoisses, le calme règne dans son âme. On lui murmure à l'oreille les paroles que, selon son désir, on lui a répétées pendant son agonie : « *Habemus bonum Dominum et bonam Dominam* » (« Nous avons un bon Maître et une bonne Maîtresse »).

Dans ce dernier élan de confiance en Dieu et d'amour pour Marie, il expire. C'est alors qu'au milieu de la nuit, les sentinelles sur le rempart voient s'élever dans le ciel une lueur qui se dirige vers la Lorraine. À l'aube, la triste nouvelle met toute la ville en deuil. On accourt de partout pour vénérer la dépouille du Bon Père, et trois jours après, on lui fait de solennelles funérailles. Les Graylois veulent conserver leur trésor, tandis que les Chanoines de Notre-Sauveur le réclament pour l'inhumer au séminaire de Pont-à-Mousson. Finalement, la ville de Gray conservera son cœur; en mars 1641, Pierre Fourier rentrera en Lorraine. Désormais et pour toujours, le père de Mattaincourt repose dans l'humble village où il a exercé son vaste champ d'apostolat.

Quel héritage a-t-il laissé?

Son art épistolaire : très tôt après sa mort, dans les monastères de ses deux congrégations, se sont constitués des recueils des lettres de Pierre Fourier, nous en avons aujourd'hui 1 458.

Son charisme d'éducateur : il est le premier à considérer l'instruction gratuite de tous les enfants comme une mission apostolique digne d'être confiée à des ordres religieux. En parfait connaisseur de la psychologie des enfants, il crée pour eux une pédagogie sur mesure, selon leur petite portée.

La réforme de la Congrégation de Notre-Sauveur et la fondation de la Congrégation Notre-Dame.

Dès la mort de Pierre Fourier, les religieuses lorraines de la Congrégation Notre-Dame n'ont pas craint de s'expatrier pour fonder des monastères dans toute l'Europe; au gré des vicissitudes de l'histoire, elles s'expatrient, reviennent, repartent... inlassablement. Mais, en 1874, la politique de Bismarck supprime les couvents, ce qui fait renaître une pléiade de nouvelles maisons en France, Belgique, Italie, mais aussi au Brésil, au Congo ou au Vietnam. Pour répondre aux urgences du temps, les sœurs adaptent leur action aux besoins des pays, *tâchant* de faire revivre à travers le monde le charisme des fondateurs selon leur *petit possible*, par les moyens que le Saint-Esprit se propose de leur inspirer de sa grâce.

CONCLUSION

Quelques extraits du panégyrique de saint Pierre Fourier par l'évêque de Nancy et de Toul dans l'église de Mattaincourt, le 7 juillet 1897.

« Ne nuire à personne, être utile à tous » : cette devise, empruntée à saint Ambroise de Milan, guida saint Pierre Fourier durant ses cinquante ans de sacerdoce.

Il était un admirable apôtre du peuple. Il n'attendait pas que le peuple vînt à lui ; il allait, selon son expression, à la chasse des âmes ; il visitait souvent chaque famille, s'asseyait auprès de chaque foyer et faisait entendre à tous les conseils les plus élevés et les plus paternels. Il se rendait au milieu des champs auprès des laboureurs et leur adressait quelques paroles édifiantes. Sa sollicitude était plus empressée et plus tendre pour ses paroissiens qui résistaient à ses exhortations et qu'il appelait *sa bande perdue*. Il allait chercher les pécheurs endurcis dans leur

demeure et sur leur lit de douleur ; quand ils résistaient à ses supplications, il passait de longues heures prosterné devant l'autel, et demandait avec larme à la miséricorde divine de suppléer à son impuissance. Il avait au cœur cet amour du peuple : il aimait les âmes et il voulait sauver davantage celles qui lui étaient confiées et dont il était le pasteur et le père. Il répétait souvent : *Gagner une âme, c'est plus que créer un monde*. Dès le matin et pendant de longues heures, il se tenait sur le seuil de sa maison pour être plus complètement à la disposition de ses paroissiens. Chez lui, le don de soi avait revêtu le caractère spécial et touchant de la bonté, aussi le peuple lorrain l'a toujours appelé le *Bon Père*.

Il avait compris que la régénération des peuples doit commencer par l'enfance et la jeunesse, et que *l'avenir appartient à l'école*. Il fonda, avec le concours de sœur Alix Le Clerc, la Congrégation Notre-Dame, destinée à l'instruction et à l'éducation gratuite des jeunes filles du peuple, *tant riches que pauvres*. Il voulait que l'influence divine de la foi inspire, dirige et domine l'enseignement, la direction des âmes et la transformation des caractères. Il demandait aux religieuses d'apprendre aux jeunes filles les travaux manuels qui peuvent être utiles aux pauvres et aux riches.

Sous le nom de « Bourse de saint Epvre », il créa une Société de secours mutuel, une sorte de caisse rurale et de banque populaire, institua un système régulier de distribution de vivres, créa une soupe

populaire, mit en place des médiateurs pour éviter les procès longs et coûteux...

Proche des petits et des humbles, Pierre Fourier était aussi recherché par les grands et les puissants, par exemple les ducs de Lorraine, dont il devint le conseiller influent. Son hostilité affichée aux tentatives d'annexion du duché de Lorraine par la France de Louis XIII et de Richelieu lui valut de passer les quatre dernières années de sa vie en exil, à Gray.

Pendant ses cinquante années de sacerdoce, Pierre Fourier a servi l'Église, ne séparant pas le Christ et sa Mère. Le 9 décembre 1640, à 11 heures du soir, peu de temps après avoir reçu l'Extrême-Onction, et sentant toute proche sa libération, il baisa son crucifix, puis l'image de Notre-Dame en disant : *Nous avons un bon Maître...* et après avoir repris un peu son souffle, il ajouta... *et une bonne Maîtresse.* Et il exhala son dernier soupir.

Pierre Fourier est béatifié en 1731 puis canonisé en 1897 par le pape Léon XIII. Il incarne pleinement la définition du prêtre qu'aimait à donner le bienheureux Jean-Paul II : « Un homme pour les autres. »

POUR ALLER PLUS LOIN

ALIX LE CLERC, *Relation*.

Berthem BONTOUX, *Saint Pierre Fourier*, Paris, La Bonne Presse (Les Saints de France), 1948.

Hélène DÉRRÉAL, *Un missionnaire de la Contre-Réforme*, Paris, Plon, 1965.

Saint PIERRE FOURIER, *Correspondance*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1986, 5 tomes :
1 : 1598-1624; 2 : 1625-1628; 3 : 1628-1633;
4 : 1634-1640; 5 : 1640.

Conseils à un diplomate partant en mission par saint Pierre Fourier, Paris, Éd. du Temps, 1968.

Marie PLES DER, *Saint Pierre Fourier*, Paris, Fleurus (Belles Histoires et Belles Vies).

Sœur Paule SAGOT, *Pierre Fourier, Alix Le Clerc. Extraits du Dictionnaire de spiritualité*, Paris, Beauchesne, 1995.

René TAVENAU (dir.), *Saint Pierre Fourier et son temps*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1995.

Sœur Marie-Claire TISON, *Saint Pierre Fourier*, Paris, Éd. du Cerf, 2007.

Sœur Marie-Claire TISON, *Un maître en éducation*, Paris, Éd. du Cerf, 2002.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Biographie, <i>Pierre Fourier, un homme pour les autres</i>	15
1. L'enfance de Pierre Fourier	21
2. Étudiant à Pont-à-Mousson, chez les jésuites	27
3. Novice à l'abbaye des Chanoines réguliers de Chaumousey	33
4. Curé de Mattaincourt	39
5. Le Bon Père de Mattaincourt	45
6. Fidélité à la parole de Dieu	51
7. Transformer la vie sociale à Mattaincourt ...	57
8. Rétablir la justice à Mattaincourt	63
9. Sa rencontre avec Alix Le Clerc	69
10. Les premières religieuses de la Congrégation Notre-Dame	75
11. La première école gratuite pour les filles à Poussay	81

12. La pédagogie de Pierre Fourier	87
13. Son exil à Gray	93
14. Les <i>Constitutions des religieuses</i> <i>de la Congrégation Notre-Dame, 1640</i> ...	99
15. La mort de saint Pierre Fourier	107
Conclusion	113
Pour aller plus loin	117

DANS LA MÊME COLLECTION

- Albert Schweitzer* par Mathieu ARNOLD, n° 156
Alexandre Men par Michel EDVOKIMOV, n° 139
Alix Le Clerc par S^r Marie-Alexia NGUYEN, n° 216
Alphonse de Liguori par Jean-Marie SÉGALEN, n° 17
Ange Le Proust par Jaime GARCÍA, n° 192
Anne de Guigné par Odile GAUTRON, n° 213
Antoine Bloom par Michel EDVOKIMOV, n° 159
Antoine Chevrier par Christian DELORME, n° 108
Antoine de Padoue par Pio MURAT, n° 67
Benoît XVI par M^{sr} Jacques PERRIER, n° 199
Benoîte Rencurel par René COMBAL, n° 79
Bernadette par François VAYNE, n° 27
Blaise Pascal par Louis FROUART, n° 211
Calvin par Gill DAUDÉ, n° 128
Catherine de Sienne par Chantal VAN DER PLANCKE et André KNOCKAERT, n° 20
Catherine Labouré par Élisabeth CHARPY, n° 141
Charles Borromée par Ch. DEZARNAUD DANDINE, n° 191
Charles de Foucauld par Michel LAFON, n° 16
Charles Péguy par Pierre DERUAZ, n° 85
Chiara Lubich par Florence GILLET, n° 127
Chiara Luce Badano par Florence GILLET, n° 164
Christian de Chergé par Christian SALENSON, n° 102
Christophe Lebreton par Henry QUINSON, n° 112
Claire d'Assise par Marie-France BECKER, n° 55
Claire de Castelbajac par Mère E. DESJOBERT, n° 203
Claire Monestès par Marie-France BOUTEMY, n° 144
Claude-François Poullart des Places par Jean SAVOIE, n° 124
Columba Marmion par R. Ferdinand POSWICK, n° 83
Daniel Brottier par Alphonse GILBERT, n° 81
Dietrich Bonhoeffer par Mathieu ARNOLD, n° 106
Dom Helder Camara par Marie-Jo HAZARD, n° 72
Dominique Savio par Jean-Marie PETITCLERC, n° 193

Don Bosco par Jean-Marie PETITCLERC, n° 179
Édith Stein par Michel DUPUIS, n° 46
Edmond et Marie Michelet par Benoit RIVIÈRE, n° 35
Élisabeth de la Trinité par Jean RÉMY, n° 44
Emmanuel d'Alzon par Jean-Paul PÉRIER-MUZET, n° 75
Emmanuel Mounier par Jean-François PETIT, n° 51
Etty Hillesum par P. FERRIÈRE et I. MEEÛS-MICHIELS, n° 91
François d'Assise par Thaddée MATURA, n° 13
François de Laval par Doris LAMONTAGNE, n° 114
François de Sales par Claude MOREL, n° 3
François et Jacinthe de Fatima par Jean-François DE LOUVENCOURT, n° 56
François Liberman par Arsène AUBERT, n° 73
François Xavier par François BÉCHEAU, n° 66
Frédéric Ozanam par Christian VERHEYDE, n° 148
Frère Luc par François BUET, n° 171
Frère Roger de Taizé par Sabine LAPLANE, n° 121
Gabrielle Bossis par Pierre DESCOUVEMONT, n° 209
Gabrielle-Marie Mosnier par R.-A. DE LABURTHE, n° 176
Gemma Galgani par Philippe PLET, n° 109
Georges Bernanos par Benoît LOBET, n° 32
Gérard Majella par Jean-Marie SÉGALEN, n° 88
Guillaume-Joseph Chaminade par R. BICHELBERGER, n° 49
Henri Caffarel par Jean ALLEMAND, n° 61
Henri Vergès par Alain DELORME, n° 118
Hildegarde de Bingen par Marie-Anne VANNIER, n° 160
Ignace de Loyola par François BÉCHEAU, n° 43
Jacques et Raïssa Maritain par Jean DANIEL, n° 133
Jacques Hamel par Paul VIGOUROUX, n° 219
Jacques Loew par Bernard COUGOUL, n° 103
Jean Chrysostome par Laurence BROTTIER, n° 173
Jean de la Croix par Constant TONNELIER, n° 4
Jean Sullivan par Joseph THOMAS, n° 158
Jean XXIII par le cardinal ETCHEGARAY, n° 50
Jean-Baptiste de La Salle par Gilles BEAUDET, n° 41
Jean-Baptiste Fouque par Bernard ARDURA, n° 181

Jean-Claude Colin par François DROUILLY, n° 142
Jean-Léon Le Prevost par Alexis KLEINER, n° 223
Jean-Marie de La Mennais par Yvon DENIAUD, n° 68
Jean-Martin Moyë par M. DACHET et G. p. DEFRENNE,
n° 104
Jeanne d'Arc par Didier DASTARAC, n° 37
Jeanne Jugan par Michel LAFON, n° 70
Jean-Paul II par M^{gr} Francesco FOLLO, n° 100
Jean-Sébastien Bach par Alain JOLY, n° 155
Josémaria Escriva par Guillaume DERVILLE, n° 59
Julien Green par Véronique GROLLIER, n° 184
Karl Leisner par Arnaud JOIN-LAMBERT, n° 132
L'abbé Franz Stock par Jean-Pierre GUÉREND, n° 165
L'abbé Gaston Pineau par M^{gr} Emmanuel LAFONT, n° 197
L'abbé Paul Couturier par Pierre MICHALON, n° 74
L'abbé Pierre par Bernard FORTHOMME, n° 116
L'Église de Rome par Jeannine SIAT, n° 93
Lacordaire par Jean-Michel POTIN, n° 196
Le Cardinal Lavignerie par Bernard UGEUX, n° 214
Le Cardinal Marty par R.-É. NOTO-MIGLIORINO, n° 169
Le Cardinal Newman par Keith BEAUMONT, n° 94
Le Cardinal Suhard par R.-É. NOTO-MIGLIORINO, n° 126
Le Concile Vatican II par André DUPLEIX, n° 153
Le Curé d'Ars par Patrice CHOCHOLSKI, n° 195
Le Docteur Nagai par Marie-Renée NOIR, n° 117
Le Pape François par François VAYNE, n° 200
Le Père Cormier par Albert-Henri KÜHLEM, n° 190
Le Père Épagnéul par Gh. AUBÉ et J.-L. LEJAY, n° 115
Le Père Eusèbe-Henri Ménard par Ch. RODEMBOURG,
n° 138
Le Père Jacques de Jésus par Didier-Marie GOLAY, n° 217
Le Père Jacques Laval par Louis VERCHÈRE, n° 92
Le Père Jean-Joseph Lataste par Monique LONGUEIRA, n° 157
Le Père Joseph Eyquem par H.-Fr. ROVARINO, n° 135
Le Père Joseph-Marie Perrin par M^{gr} Benoît RIVIÈRE, n° 99
Le Père Kolbe par Jean-François DE LOUVENCOURT, n° 47

Le Père Lagrange par Manuel RIVERO, n° 122
Le Père Marie-Eugène de l'Enfant Jésus par Roselyne
 DEGLAIRE et Joëlle GUICHARD, n° 97
Le Père Vayssière par M^{gr} Jean-Pierre RAVOTTI, n° 187
Le Père Werenfried par Marc FROMAGER, n° 140
Le Père Wresinski par Francine DE LA GORCE, n° 42
Le Professeur Jérôme Lejeune par Aude DUGAST, n° 177
Léon Bloy par Frédéric CHASSAGNE, n° 204
Léonie Martin par S^r Ch.-M. RONDEAU et S. MAHÉ, n° 183
Léontine Dolivet par Marie-Anne BOEVER, n° 218
Les Amis des Juifs par Sylvie BERNAY, n° 146
Les Lieux saints par Jean Daniel GULLUNG, n° 220
Les Pères du désert par Marie-Anne VANNIER, n° 224
Louis et Zélie Martin par Hélène MONGIN, n° 143
Louis Massignon par Maurice BORRMANS, n° 186
Louise de Marillac par Élisabeth CHARPY, n° 105
Louise-Thérèse de Montaignac par M^{gr} Fr. TRICARD, n° 189
Louis-Marie Grignion de Montfort par Véronique PINARDON
 et Jean BULTEAU, n° 21
Luther par Matthieu ARNOLD, n° 28
Madeleine Daniélou par Marie-Thérèse ABGRALL, n° 58
Madeleine Delbrél par Bernard PITAUD, n° 29
Maître Eckhart par André GOZIER, n° 10
Marcel Légaut par Dominique BARNÉRIAS, n° 194
Marcel Van par Jean-Philippe AUGER, n° 129
Marguerite Hoppenot par Albéric DE PALMAERT, n° 182
Marie au cœur de ses apparitions par François VAYNE, n° 178
Marie Céleste Crostarosa par Jean-Marie SÉGALEN, n° 96
Marie de Jésus Crucifié par William Marie MERCHAT, n° 151
Marie de Jésus Deluil-Martiny par B. LUCCHESI, n° 107
Marie de la Passion par Marie-Thérèse DE MALEISSYE, n° 36
Marie Guyart de l'Incarnation par Gabrielle NOËL, n° 63
Marie Noël par Georges ROTHEVAL, n° 5
Marie Rivier par Daniel COFFIGNY, n° 131
Marie-Dominique Mazzarello par Sandrine GILLES et Marie
 VAILLANT, n° 226

Marie-Louise Monnet par Micheline POUJOLAT, n° 149
Marthe Robin par Henri-Marie MANTEAU-BONAMY, n° 33
Martin-Luther King par Christian DELORME, n° 30
Maurice Blondel par Yvette PÉRICO, n° 188
Maurice Zundel par Marc DONZÉ, n° 25
Mère Élise Poux par Anne JACQUEMOT, n° 228
Mère Teresa par M^{sr} Francesco FOLLO, n° 78
Mère Yvonne-Aimée de Malestroit par V. GROLLIER, n° 205
M^{sr} Rodhain par Jean-Marie LÉVRIER-MUSSAT, n° 52
Michel Quoist par Christiane GAUD-DESCOULEURS, n° 80
Monsieur Olier par Bernard PITAUD, n° 111
Natalie Doignies par Emmanuelle DUEZ-LUCHEZ, n° 222
Nelson Mandela par Emmanuel LAFONT, n° 174
Nicolas de Flue par Philippe BAUD, n° 64
Notre-Dame de Guadalupe par Pascal NÈGRE, n° 212
Notre-Dame de Pontmain par Bernard DULLIER, n° 198
Notre-Dame du Laus par René COMBAL, n° 208
Padre Pio par Jean-Dominique DUBOIS, n° 57
Paul Claudel par Yves HABERT, n° 87
Paul VI par le cardinal Paul POUPARD, n° 24
Pauline-Marie Jaricot par J. GADILLE et G. MARGUIN, n° 82
Pedro Arrupe par François BÉCHEAU, n° 86
Petite Sœur Magdeleine de Jésus par Michel LAFON et les
 PETITES SŒURS DE JÉSUS, n° 31
Philippe Néri par Jean-François AUDRAIN, n° 201
Pierre Chanel par Jean-Marc CHANEL, n° 202
Pierre Claverie par Patrick VINCIENNE, n° 145
Pierre de Bérulle par François MONFORT, n° 89
Pierre Favre par Pierre FERRIÈRE, n° 172
Pierre Fourier par S^r Marie-Alexia NGUYEN, n° 229
Pier Giorgio Frassati par Charles DESJOBERT, n° 180
Pierre Goursat par Francis KOHN, n° 150
Pierre Joseph Triest par Fr. René Stockman, n° 227
Pierre Teilhard de Chardin par André DUPLEIX, n° 12
Pierre-Marie Delfieux par Françoise VINTROU, n° 175
Pierre-Joseph de Clorivière par Chantal REYNIER, n° 163

Pierre-Julien Eymard par Manuel BARBIERO, n° 161
Renée de Tryon-Montalembert par S^t ÉDITH-MARIE, n° 147
Robert Schuman par Paul-Dominique MASICLAT, n° 137
Saint Augustin par Jaime GARCÍA, n° 18
Saint Benoît par André GOZIER, n° 14
Saint Bernard par Pierre-Yves EMERY, n° 15
Saint Bruno par une moniale de la Chartreuse Notre-Dame,
n° 54
Saint Camille de Lellis par M.-Ch. BROCHERIEUX, n° 162
Saint Césaire d'Arles par Antoine BARLIER, n° 225
Saint Charbel par Fady NOUN, n° 215
Saint Dominique par Alain QUILICI, n° 38
Saint Irénée de Lyon par Véronique MINET, n° 130
Saint Jean de Dieu par Bernard LUCCHESI, n° 76
Saint Louis par Michel COOL, n° 170
Saint Maurice et ses compagnons par Guy LUISIER, n° 167
Saint Paul par Michel QUESNEL, n° 120
Saint Paul de la Croix par Philippe PLET, n° 98
Saint Séraphim de Sarov par Michel EVDOKIMOV, n° 123
Saint Vincent de Paul par Jean-Pierre RENOARD, n° 45
Saint Vincent Ferrier par V. ROUX et P. PUECH, n° 206
Saint Yves par Daniel GIACOBI, n° 185
Sainte Jeanne de Chantal par Marie Chantal GEOFFROY et
Claire Élisabeth COQUE, n° 136
Sainte Jeanne de France par Jean-François SOUBRIER, n° 48
Sainte Jeanne de Lestonnac par Colette CODET DE BOISSE
et Françoise LACAZE, n° 166
Sainte Jeanne Delanoue par Renée ROGUE, n° 113
Sainte Jeanne-Antide Thouret par M^{gr} Lucien DALOZ,
n° 110
Sainte Jeanne-Émilie de Villeneuve par S^t M.-Ph. DIOUF,
n° 207
Sainte Rita par André BONET, n° 154
Silouane par Maxime EGGER, n° 65
Simone Weil par Martin STEFFENS, n° 125
Sœur Emmanuelle par Marlène TUINGA, n° 210

- Sœur Faustine* par Patrice CHOCHOLSKI, n° 101
Sœur Paul Hélène par Jean-François PETIT, n° 221
Thérèse Cornille par Lucienne SALLÉ, n° 95
Thérèse Couderc par H. CAUMEIL et Ch. DE LA FORGE,
n° 90
Thérèse d'Avila par Jean ABIVEN, n° 11
Thérèse de Lisieux par Constant TONNELIER, n° 19
Thomas More par Jacques MULLIEZ, n° 134
Trois bienheureuses Sœurs de Charité de la Sainte-Croix
par S^r M. Benedicta ROGGEN, n° 168
William et Catherine Booth par C. GOSSAUER-PEROZ,
n° 119
Yves Congar par Daniel BLAJ, n° 152

